

BIBLIOTHEQUE CATHOLIQUE ILLUSTREE

Le B^x Grignion de Montfort



LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

FB
922
GRI

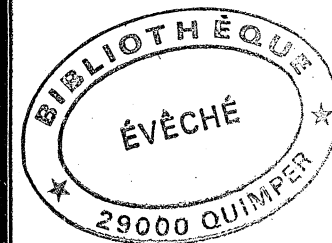
1938

LE B^x GRIGNION DE MONTFORT

PAR

E. GOUIN
PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

fb
922
GR



LE BIENHEUREUX LOUIS GRIGNION ✕ Buste sculpté par Paul Belouin.
(Atelier Chapeau, Angers.)

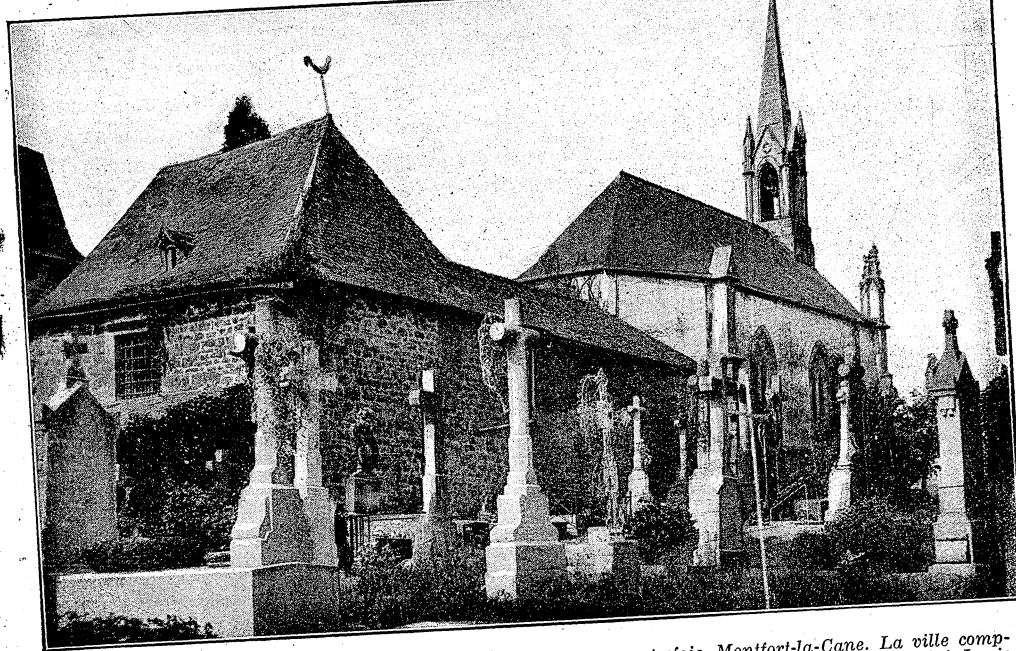


Document numérisé en 2019

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY



LOUIS-MARIE GRIGNION, PRÊTRE, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE ✕ Né en Bretagne, mort en odeur de sainteté à Saint-Laurent-sur-Saône, en Poitou, le 28 avril 1716, à l'âge de 44 ans. Gravure anonyme conservée à la Bibliothèque Nationale : N° 1935. (Cl. Bloud et Gay.)



MONTFORT-SUR-MEU ✕ Ville natale du Bienheureux Grignon, autrefois Montfort-la-Cane. La ville comptait trois églises paroissiales, toutes trois disparues. De celle de Saint-Jean-Baptiste, où fut baptisé Louis Grignon, subsiste ce monument délabré dans un coin de cimetière. Sur son emplacement s'est élevée depuis cette modeste chapelle dédiée à saint Joseph.

LE B^x GRIGNION DE MONTFORT

CHAPITRE PREMIER

FORMATION DE L'APÔTRE

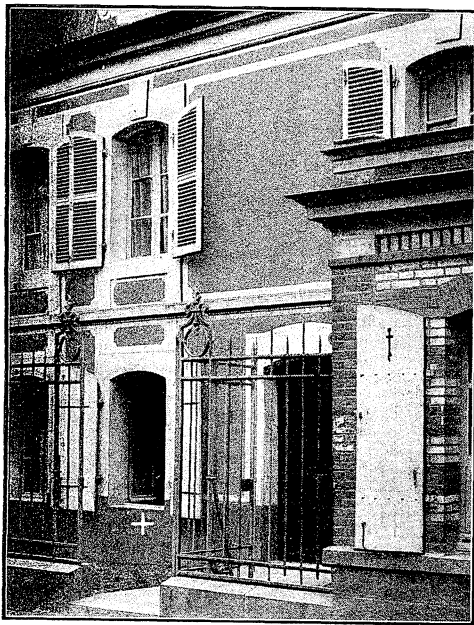
Enfance.

Un procès de canonisation doit être porté prochainement devant la Congrégation des Rites : on prévoit qu'il aboutira à la proclamation, par Sa Sainteté Pie XI, d'un nouveau saint français : *Louis-Marie Grignon de Montfort*.

Ses dévots, nombreux, surtout dans les provinces de l'Ouest qui lui attri-

buent à juste titre, pour une large part, la conservation sur leur sol des croyances et des pratiques chrétiennes, le nomment encore le *Bienheureux* et, plus fréquemment, le *Père de Montfort*.

Louis est le nom qui lui fut donné au baptême, le lendemain de sa naissance, le 1^{er} février 1673, dans l'église Saint-Jean de Montfort, et *Marie* celui que choisit sa piété au jour de sa confir-



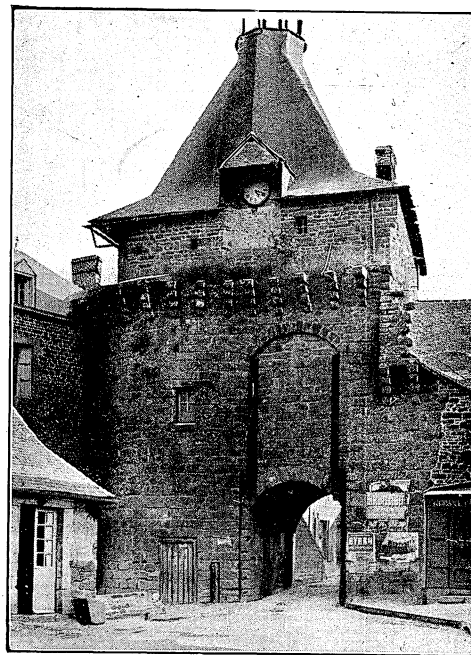
MONTFORT-SUR-MEU : MAISON NATALE DU BIEN-HEUREUX, RUE DE LA SAUNERIE. La croix marque la chambre où il vit le jour. Malheureusement, cette façade entièrement restaurée ne garde rien de l'aspect primitif.

mation ou de sa consécration à la Vierge. Grignon était le nom de son père qui se plaisait à y joindre celui d'une propriété qu'il avait dans la paroisse voisine, Bédée, et signait d'ordinaire Grignon de la Bachelleraye. Mais le futur saint y substitua celui du lieu de sa naissance : *Montfort-la-Cane* (on dit aujourd'hui *Montfort-sur-Meu*), petite ville bretonne sise à l'ouest de Rennes ; il se fit appeler Grignon de Montfort et simplement *Montfort*.

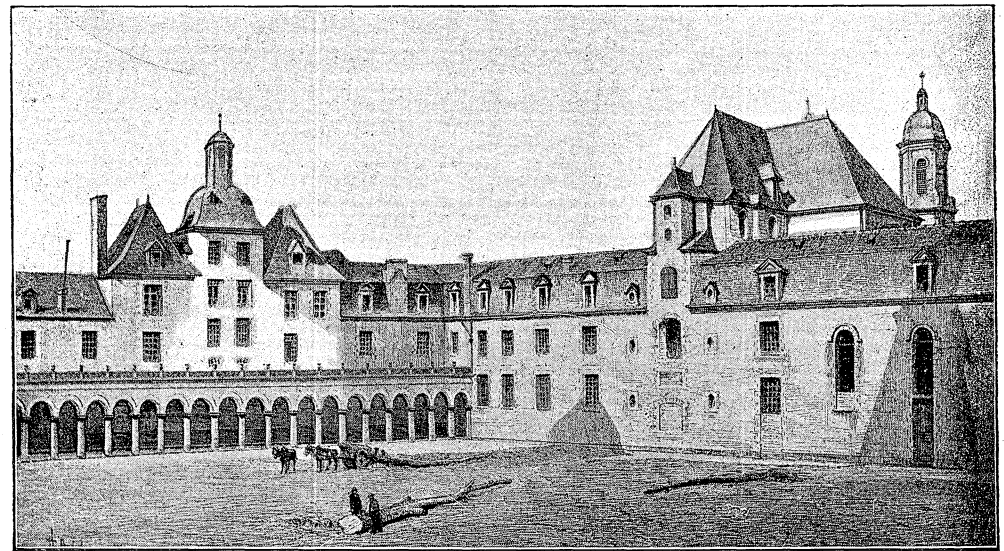
Ses parents étaient l'un et l'autre de bonne bourgeoisie, de petite fortune et de grande foi. Son père, Jean-Baptiste Grignon, avocat au bailliage de Montfort, avait subi de graves revers qui avaient altéré notablement l'égalité de son caractère et la sérénité de son humeur. Sa mère, Jeanne Robert, d'une nature plus résistante ou d'une foi mieux

trempée, les avait supportés avec plus de fermeté ou de résignation. Le ménage avait eu un premier fils qui n'avait pas vécu : il devait accueillir, après Louis six autres garçons et dix filles. Vie exemplaire des parents, habitudes de piété, éducation sévère, économie voisine de la gêne, nombreux enfants : rien ne manquait à ce foyer chrétien des influences qui forment au devoir et dressent au sacrifice.

A l'âge de commencer les études classiques, Louis-Marie vint à Rennes où les Pères Jésuites dirigeaient un collège déjà ancien, de bon renom et en pleine prospérité : deux mille écoliers, tous externes, en fréquentaient les cours. Il fut admis dans la classe de sixième et suivit, huit ans durant, avec application et succès, le cours complet d'études enseigné dans la maison. Les maîtres savants, les éducateurs expérimentés, les saints religieux n'y manquaient pas :



MONTFORT-SUR-MEU. Ancienne porte de la ville datant du moyen âge et démolie en 1897. (Cl. Arch. Phot.)



RENNES : ANCIEN COLLÈGE DES JÉSUITES, ACTUELLEMENT LYCÉE MUNICIPAL. La cour des jeux. Dessin de Th. BUSNEL, conservé au musée archéologique de Rennes. (Cl. Le Couturier.)

deux surtout exercèrent sur lui une durable influence : son régent de rhétorique, le *P. Gilbert*, dont le zèle rêvait déjà de se dépenser à l'évangélisation des Caraïbes de la Guadeloupe au service desquels il devait mourir, et son directeur de conscience, le *P. Philippe Descartes*, neveu du philosophe, auteur lui-même de traités spirituels, qui groupait, dans une congrégation en l'honneur de Marie, les écoliers les plus fervents.

Dans ces édifiantes réunions ou dans celles qu'organisait chaque semaine l'aumônier de l'hôpital, M. Bellier, lequel, devançant Ozanam, avait imaginé de convoquer à des « conférences de piété » les étudiants soucieux de perfection et de les envoyer servir les malades pauvres, Louis-Marie Grignon se lia d'amitié avec deux camarades : *Jean-Baptiste Blain*, plus tard chanoine de Noyon et de Rouen, qui fut son premier biographe, et *Claude Poullard des Places*, futur fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit, qui lui donna conseils et

aide lorsqu'à son tour il jeta les bases d'une compagnie de missionnaires.

Vocation sacerdotale.

Dès ses années de collège et même dès sa petite enfance, on vit s'accuser chez Montfort les traits caractéristiques de sa physionomie morale et de sa sainteté : piété démonstrative, dévotion singulière envers la mère de Dieu, mortification austère, zèle hardi, humilité profonde, abandon absolu à la Providence, amour compatissant des pauvres, et aussi cette originalité dont il ne se défit jamais entièrement, qui lui valut bien des traverses, indisposa contre lui beaucoup de bons esprits, donna prétexte aux attaques de ses adversaires, mais lui inspira des initiatives propres à impressionner fortement les foules et, somme toute, servit heureusement son zèle.

« Le goût de la piété était en lui comme naturel. Il ne trouvait jamais



NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE ✚ Vénérée autrefois dans la chapelle des Dominicains, aujourd'hui dans l'église Saint-Aubin. Les Rennais lui attribuent la cessation de la peste en 1632. (Cl. Le Couturier.)

de communiquer ses sentiments aux enfants de son âge. Souvent il les entretenait de Dieu, les aidait à apprendre le catéchisme et leur faisait quelques lectures de piété.

Lorsqu'ils y montraient de la répugnance, il les animait et les encourageait en leur faisant même de petits présents. » (Picot de Clorivière.)

L'entrée dans l'adolescence et la fréquentation d'une jeunesse turbulente et moqueuse ne semblent pas avoir un seul instant ralenti ses élans de piété et de zèle : le respect humain n'eut sur lui aucune prise. Au contraire, les heureuses influences ménagées au collège,

trop long le temps qu'il passait à l'église... Tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Marie était l'objet de ses soins. Il visitait ses chapelles, ornait ses images et ne passait point de jour sans réciter tout son chapelet. Il s'efforçait

notamment la Congrégation de la Sainte Vierge et les réunions chez M. Bellier dont il fut un membre assidu, stimulèrent ses vertus précoces. Son condisciple, M. Blain, lui rend ce témoignage : « A un recueillement

profond, à une oraison continue, à une pénitence austère — qui recourait dès ce temps-là aux disciplines et aux chaînes



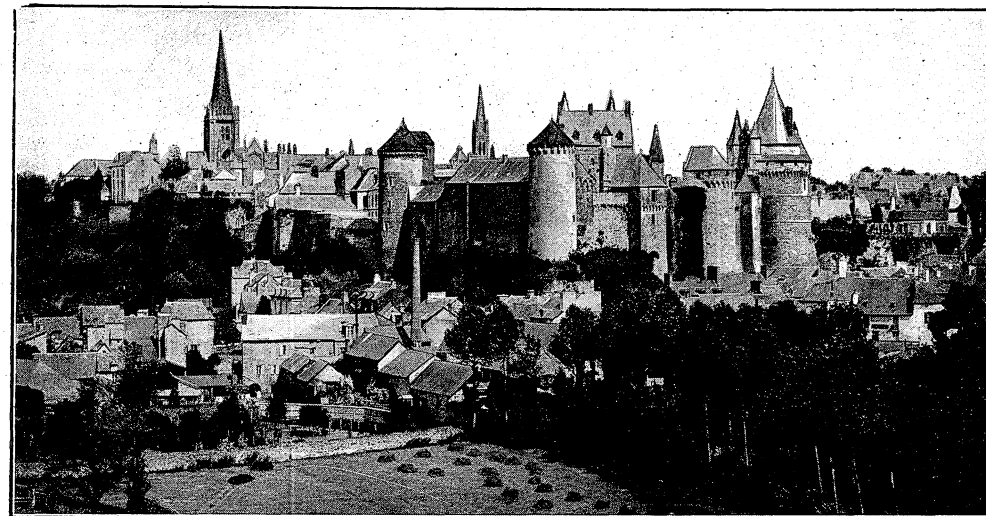
NOTRE-DAME DES MIRACLES ✚ Vénérée dans l'église Saint-Sauveur de Rennes. On raconte qu'en l'an 1357, au cours du siège de la ville par les Anglais, elle s'anima pour désigner aux fidèles l'emplacement d'une mine creusée par les assiégeants.

defer — à une mortification universelle, il joignait une paix, une douceur, une tranquillité que je n'ai jamais vues s'altérer au milieu des contradictions et des humiliations les plus sensibles. »

Il se mêlait peu à ses camarades. Le temps que lui laissaient ses études et celles de ses jeunes frères à qui il servait de maître, était donné à la prière et à la charité, non au jeu. Chaque jour il visitait longuement trois statues de Marie, chères à la piété rennaise, à proximité



RENNES ✚ Façade de la chapelle de l'ancien Collège des Jésuites, monument du XVII^e siècle (1624-1657), aujourd'hui église paroissiale de Toussaint.



VILLE ET CHATEAU DE VITRÉ, SUR LA ROUTE DE RENNES A PARIS ✚ Un des aspects du chemin qui ont le moins changé depuis 1693, année où le Bienheureux, se rendant au Séminaire de Saint-Sulpice, le parcourut.

du chemin qui allait de chez son oncle au collège des Pères : Notre-Dame des Miracles dans l'église Saint-Sauveur, Notre-Dame de la Paix dans la chapelle des Grands Carmes et Notre-Dame de Bonne-Nouvelle dans le cloître des Dominicains.

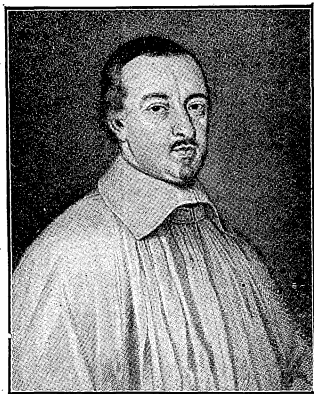
S'il fuyait ceux qui s'amusaient, il recherchait ceux qui souffrent. Il aimait à visiter les pauvres et leur rendait avec affection tous les services possibles. Il s'ingéniait à venir en aide aux étudiants besogneux et sollicitait pour eux la générosité des riches. Il organise un jour une collecte au profit de l'un d'eux, si pauvre que son accoutrement provoque la risée, mais ne réunit que la moitié de la somme requise pour un habit convenable ; il ne s'en embarrasse point, entraîne son protégé chez le drapier et le pousse dans la boutique : « Voici mon frère et le vôtre. J'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si ce n'est pas assez, à vous d'ajouter le reste. » Ce marchand était un brave homme, mais déjà le futur mission-

naire mettait dans sa parole l'accent qui subjuguait et qui touche : l'habit fut livré.

Une si rare vertu présageait une vocation sacerdotale et le jeune Grignon n'en faisait pas mystère. Son père, qui nourrissait pour l'ainé de sa maison des ambitions profanes, ne dissimula pas quelque contrariété, mais ne fit point longue résistance.

Les grands séminaires étaient rares à la fin du XVII^e siècle : dans la plupart des diocèses, la jeunesse cléricale, privée des moyens de sanctification qu'elle ne rencontre guère que dans ces maisons, arrivait trop souvent au sacerdoce avec une préparation négligée. Louis-Marie ne voulut point courir un pareil risque. Dans l'été de 1693, une demoiselle de Paris, M^{lle} de Montigny, appelée à Rennes pour un procès, fréquenta chez les Grignon. Elle habitait la paroisse de Saint-Sulpice, dont, cinquante ans plus tôt, M. Olier et sa compagnie avaient assumé la direction et sur laquelle ils avaient établi le séminaire du même

nom. L'homme de Dieu, épuisé d'austérités et de travail, était mort à la tâche après quinze années de fécond labeur ; son œuvre subsistait : paroisse et séminaire étaient en plein essor. La bonne dame ne tarissait point sur le compte des prêtres zélés qui du quartier le plus dissolu avaient fait le plus dévot de la capitale, ni sur celui des clercs qui, dans leur voisinage et sous leur direction, menant la vie commune



JEAN-JACQUES OLIER (1608-1657)
✠ Curé de la paroisse et fondateur
du Séminaire de Saint-Sulpice.

et suivant une règle austère, se formaient à la science et aux vertus de leur état. Cette maison, ces maîtres, ces compagnons, ce recueillement, ces saintes observances parurent à Louis-Marie l'idéal rêvé de la préparation aux ordres. C'est là qu'il irait s'y disposer. Mais le voyage et la pension représentaient des frais trop lourds à la bourse paternelle. La Providence y aida par l'intermédiaire



CLAUDE BOTTU DE LA BARMONDIÈRE (1631-1694) ✠ Curé de Saint-Sulpice en 1678, démissionnaire en 1689, fondateur de la communauté des pauvres Clercs où fut admis Louis-Marie Grignon. Tableau conservé au presbytère de Saint-Sulpice. (Cl. Maine.)

de M^{lle} de Montigny qui sut intéresser au fils de ses amis une dame aisée et bien-faisante. Voilà comment Louis Grignon, dans sa vingt et unième année, par un automne pluvieux, plus indigente encore, la Paris,

modeste, réservée aux étudiants pauvres, moyennant une rétribution modique et certains services : comme veiller les morts. Cette institution était dirigée par M. de la Barmondière, ancien curé de Saint-Sulpice : ses pensionnaires suivaient, comme ceux du séminaire, tous les cours de Sorbonne et trouvaient dans la maison les conseils et les exemples propres à former de dignes prêtres. Malheureusement, M. de la Barmondière mourut l'année suivante et sa communauté dut être dispersée.

Louis-Marie fut accueilli dans une pension semblable, plus indigente encore, la « petite

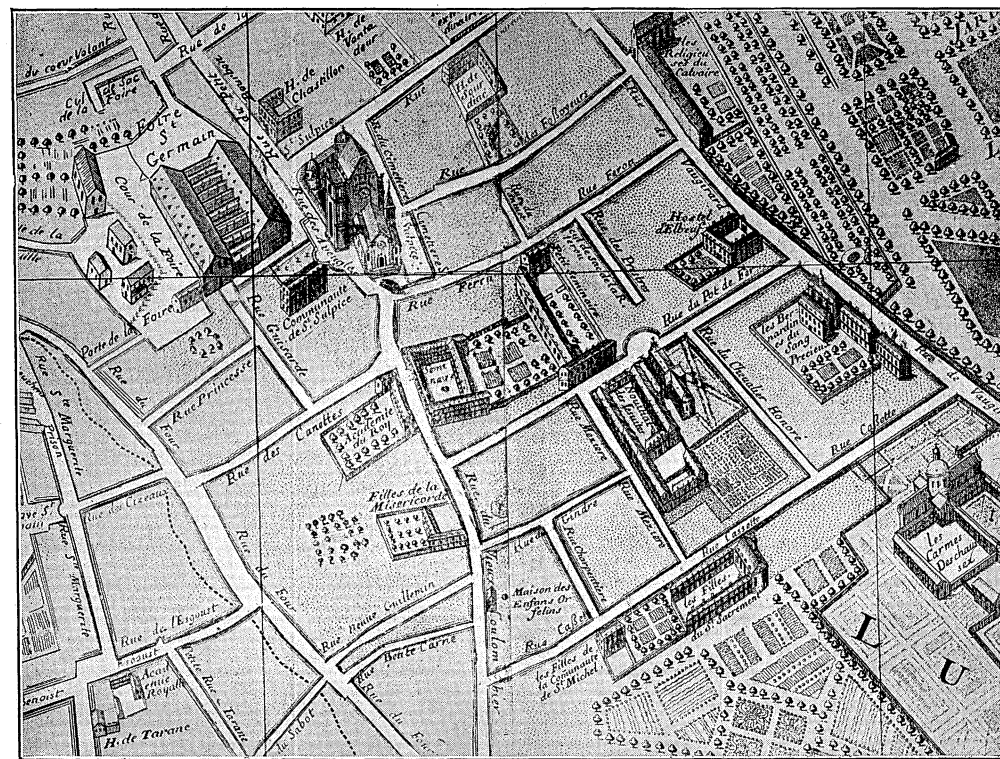
ambitieux de se ranger sous la discipline sulpicienne.

A Saint-Sulpice.

Il veut faire le voyage à pied et mendier son pain tout le long de la route. Il arrive, après cinq jours, harassé, souillé de boue, presque en guenilles, en tel état que sa protectrice n'ose pas le présenter au séminaire. Elle l'adresse à une communauté plus



MGR BAZAN DE FLAMANVILLE, EVÊQUE D'ELNE PRÈS PERPIGNAN
✠ Louis-Marie Grignon, son ancien condisciple au Séminaire de Saint-Sulpice, reçut de ses mains l'ordination sacerdotale, le 5 mai 1700. Tableau de Rigaud.



LE QUARTIER SAINT-SULPICE, D'APRÈS LE PLAN JAILLOT, DRESSÉ EN 1710 ET CONSERVÉ AU MUSÉE CARNAVALET. ✠ On remarquera le Séminaire sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la place Saint-Sulpice et l'église paroissiale telle qu'elle s'offrit de 1693 à 1700 aux regards de Louis-Marie Grignon.

Communauté des pauvres écoliers » tenue par M. Boucher, docteur de Sorbonne ; mais débilité déjà par des austérités approuvées cependant par M. de la Barmondière, il n'en put supporter le régime, tomba gravement malade et fut hospitalisé parmi les pauvres, à l'Hôtel-Dieu. Il guérit. Des protecteurs obtinrent pour lui un petit bénéfice en Saint-Julien-de-Concelles, au diocèse de Nantes, et une bourse de cent soixante livres au Petit Séminaire de Saint-Sulpice. C'est là que s'acheva, le 5 juin 1700, par la réception du sacerdoce, sa préparation cléricale.

Les Sulpiciens ne furent pas tendres pour M. de Montfort : M. de la Barmondière et M. Baüyn, directeur du Petit Séminaire, lui manifestèrent constam-

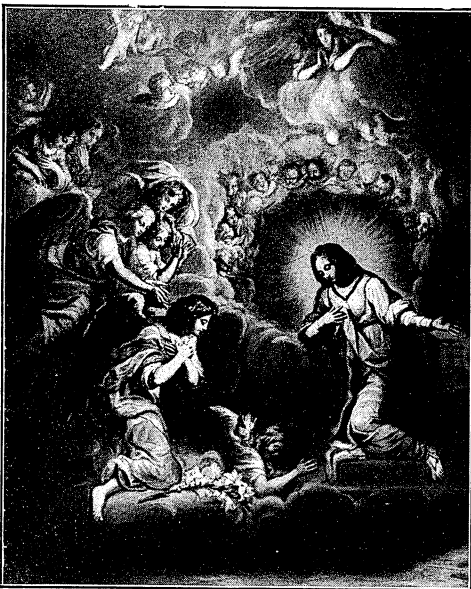
ment estime et confiance, mais la mort les prit l'un et l'autre, et M. Brenier et M. Leschassier, deux sommités de la Compagnie, qui furent ses directeurs, le traitèrent avec une rudesse que ne suffit pas à expliquer le désir d'éprouver sa vertu. Ils ne méconnurent point sa haute perfection, mais s'alarmèrent des singularités qu'on remarquait en lui. « Car — observe finement un de ses panégyristes et de ses successeurs, le P. Besnard — les singularités, quelque bon qu'en soit le principe, sont toujours d'un exemple dangereux pour une communauté. En effet, la vie commune étant ce qui constitue une communauté, ce serait la détruire que de ne pas combattre ce qui lui peut être opposé. » La jeunesse des séminaristes, leur inexpérience, leur

ferveur même rendent pour eux le danger plus grand, donc la vigilance des maîtres plus nécessaire. Et dans ces années-là, la réaction, excessive peut-être, contre les mystiques, provoquée par les contre-façons quiétistes et jansénistes, excuse ou légitime des sévérités, même brutales, contre ce qui présentait apparence de nouveauté.

Le genre de perfection de l'abbé Grignion ne revêtait pourtant point une forme contagieuse et suscitait plus de moqueries que d'admiration. La jeunesse, même cléricale, est superficielle et railleuse, juge des hommes et des choses par l'extérieur et s'amuse des manières insolites. Au milieu d'elle, le clerc breton ne pouvait passer inaperçu : son visage, quand la flamme intérieure ne l'illuminait pas, n'était point beau : ses cheveux plats, retombant un peu sur le front, son menton proéminent, son nez surtout, fort et allongé, son air gauche et absorbé,



SAINT-SULPICE ✚ Ancienne gravure représentant l'église de Saint-Sulpice inachevée et le saint patron sollicitant lui-même les aumônes des paroissiens pour la continuation des travaux, repris en 1718 par M. Languet de Gergy.



LA VIERGE SALUÉE PAR LES ANGES ✚ Tableau de Pierre Mosnier qui surmontait l'ancien autel de la Vierge où le Bienheureux célébra sa première messe. Conservé aujourd'hui dans la sacristie des mariages de l'église Saint-Sulpice. (Cl. B.-P.)

son dédain des façons du monde, sa mise, son éloignement des compagnies, ses distractions fréquentes, étaient autant de sujets à plaisanteries faciles.

Les rieurs ne savaient pas qu'il donnait aux pauvres le peu qu'il avait et que c'était son amour pour Jésus pauvre et revivant dans les pauvres qui le rendait semblable à eux. Ils ne savaient pas non plus qu'il jouissait du don inestimable de sentir la présence de Dieu et qu'il devait se faire violence pour porter sa pensée sur des objets étrangers à ses méditations habituelles.

Il n'épargnait pourtant pas l'effort de condescendance que réclamait la charité et que recommandaient ses directeurs : il s'imposa même, pour agrémenter les entretiens communs, d'apprendre par cœur un livre entier de mots d'esprit.

On attendait quelque amusement d'une argumentation publique qu'il eut à soutenir sur la grâce ; mais elle n'aboutit qu'à mettre en pleine

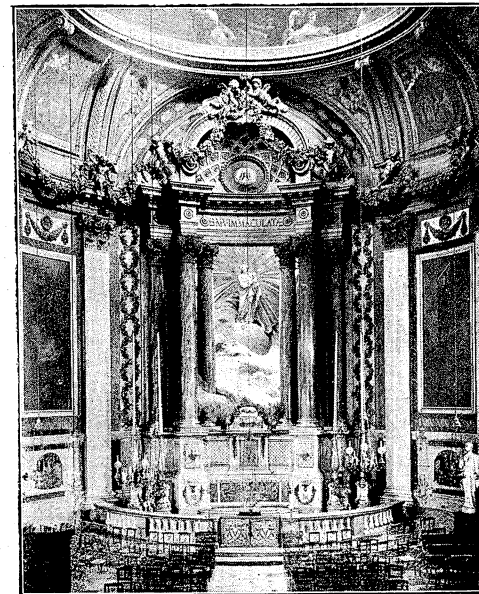
lumière la richesse de son érudition, la solidité de ses réponses, la souplesse de sa dialectique. On dut reconnaître la valeur doctrinale et le tour facile et agréable des poésies pieuses auxquelles s'occupaient ses loisirs. Ceux qui, flairant une occasion de rire, trouvèrent moyen de s'introduire dans une crypte de l'église, où il faisait chaque semaine le catéchisme aux jeunes laquais, revinrent émus jusqu'aux larmes de l'accent de piété et de la véhémence qu'il mit dans son instruction.

Saint-Sulpice n'a point déçu la confiance du jeune breton s'arrachant au pays natal pour y chercher la bonne formation ecclésiastique. Sa dévotion instinctive à la Vierge Marie y a trouvé le fondement solide de la doctrine empruntée au P. de

Bérulle par MM. Olier et Tronson et fidèlement transmise après eux dans la Compagnie. Qu'on relise, pour s'en convaincre, son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, son opuscule : *Le secret de Marie*, son cantique : *Pour aller à Jésus*. Sa pratique du saint esclavage et sa confiance dans la puissance du Rosaire ont reçu de Saint-Sulpice des encouragements et des modèles. Les leçons de ses maîtres sulpiciens et leur vie autant que leur parole lui ont appris à se renoncer totalement pour vivre à Dieu seul sur la croix et à se dévouer entièrement pour le salut des

âmes. Ils redisaient à leurs élèves et prouvaient pour eux-mêmes les énergiques enseignements de M. Olier sur la nécessité de mourir à soi-même et d'être enseveli avec le Christ. Ils s'intéressaient passionnément à toutes les œuvres de zèle que l'admirable renaissance r

gieuse qui a vu les guerres de la Fronde susciter partout en France pour le rétablissement du règne de Dieu au dedans et au dehors du royaume. Ils savaient faire passer et entretenir dans l'âme de leurs disciples la flamme apostolique. Ils leur donnaient en l'exemple de leur fidélité inébranlable aux décisions des docteurs ou des écoles spécialement dévoués au Saint-Siège, qui, se l'expression d'un biographe, fut, pendant toute sa



ÉGLISE DE SAINT-SULPICE ✚ Chapelle de la Vierge : état actuel. A droite de l'autel la statue du Père de Montfort érigée en 1839 à l'occasion de sa béatification.

du serviteur de Dieu et le tint toujours éloigné des erreurs jansénistes.

Aussi Louis-Marie de Montfort leur constamment témoigné reconnaissance, affection, confiance. Il voulut dire sa première messe, huit jours après son ordination, dans l'église paroissiale encore inachevée, à l'autel de Marie. Cet autel fait place, depuis, à un plus riche ; mais tout auprès, une statue de marbre, érigée par ses anciens maîtres au nouveau biographe, redit toujours à la Vierge Saint-Sulpice le filial amour du fils saint de ses enfants.



NANTES AU XVII^e SIÈCLE ❖ D'après une gravure du musée d'archéologie de cette ville. (Cliché Coissard.)

CHAPITRE II

APOSTOLAT DES PAUVRES : LA SAGESSE

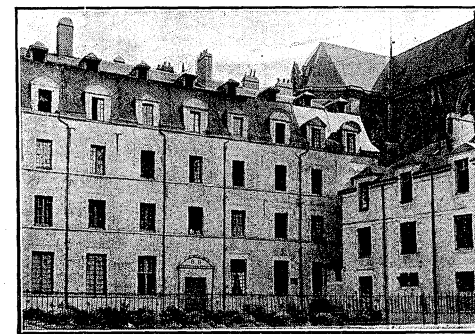
Tâtonnements.

Louis-Marie de Montfort savait depuis longtemps l'emploi qu'il ferait de son sacerdoce ; il serait *missionnaire*, et comme ses directeurs n'encourageaient pas ses rêves de missions lointaines aux Indes ou au Canada, il irait aux pauvres gens des campagnes françaises. On sait dans quelle détresse matérielle et spirituelle vivaient, au milieu du XVII^e siècle, les paysans du plus grand nombre de nos provinces et avec quel succès saint Vincent de Paul, saint François Régis, M. Olier, les PP. de Nobletz et Maunoir, pour ne citer que quelques noms, ont inauguré et pratiqué, en Auvergne, dans

le Vivarais, en Bretagne, le ministère des missions rurales. Mais ils n'avaient pu, ni eux, ni leurs disciples, passer partout, et il n'est si bonne impression qui ne s'efface. Le bien accompli devait être élargi, entretenu, renouvelé. Des compagnies de missionnaires et des ouvriers isolés se dépensaient à cette tâche.

L'un de ceux-ci, M. René Lévêque, prêtre du diocèse de Nantes, ancien disciple de M. Olier, vieillard dont la vie s'était usée à cet apostolat, de passage au Séminaire de Saint-Sulpice, rencontra le jeune prêtre et le décida à le suivre. Il voulait s'en faire un auxiliaire et un successeur. Mais la

communauté de Saint-Clément fondée par le saint homme, formée de missionnaires, de retraitants et de jeunes prêtres désireux d'y apprendre l'exercice du saint ministère, présentait un caractère bien disparate ; la régularité en était absente ; les jansénistes y faisaient la loi. M. de Montfort comprit que ses ardeurs de bien y seraient paralysées et s'éloigna au bout de quelques mois.



NANTES ❖ La communauté de Saint-Clément devenue depuis pensionnat des religieuses Ursulines et aujourd'hui caserne de pompiers. (Cliché Coissard.)

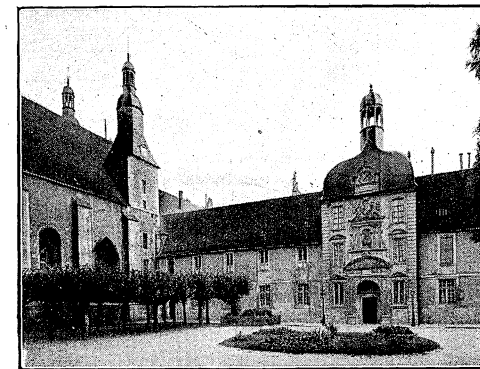
L'hôpital de Poitiers.

Il se rendit à Poitiers, dont l'évêque, Mgr de Girard, avait été jadis gouverneur des enfants de M^{me} de Montespan. L'ancienne favorite, depuis longtemps retirée de la cour et vouée aux bonnes œuvres, protégeait une de ses sœurs et s'intéressait à lui ; elle le munit pour le prélat d'une lettre de recommandation.

L'étranger entra pour prier dans la chapelle de l'hôpital. « Quelques pauvres m'y ayant vu avec des habits si conformes aux leurs allèrent le dire aux autres et ils s'entr'excitèrent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône. Je bénis Dieu mille fois de passer pour pauvre et je remerciai mes chers frères et sœurs de leur bonne volonté.

Ils m'ont depuis ce temps pris en affection qu'ils disent tous publiquement que je serai leur prêtre, car il n'y a point de fixe à l'hôpital, depuis longtemps considéré tant il est pauvre et abandonné. » de Girard et M^g la Poype de Vert qui lui succéda bientôt donnèrent leur consentement ; administrateurs l'hospice acquiescèrent.

M. de Montfort travailla deux ans à l'hôpital de Poitiers. Non pas de façon exclusive : entre temps il catéchise, prêche, confesse dans les églises de la ville, évangélise avec sa nombreuse et remuante jeunesse qui tire le collège des Jésuites, fonde

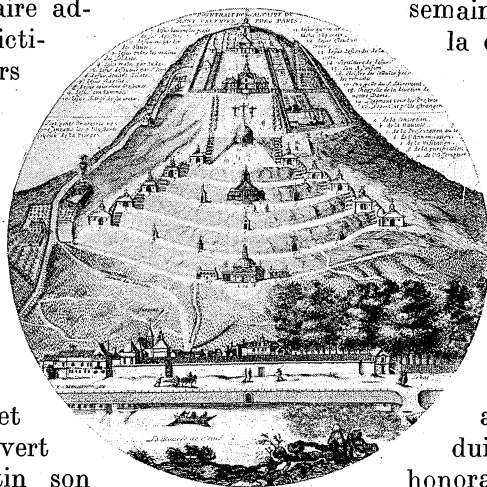


POITIERS ❖ Ancien collège des Jésuites, aujourd'hui lycée municipal. Pendant son séjour à l'hôpital de cette ville, M. de Montfort exerça parmi les écoliers de cette institution un fructueux apostolat. (Cl. Arch. Phot.).

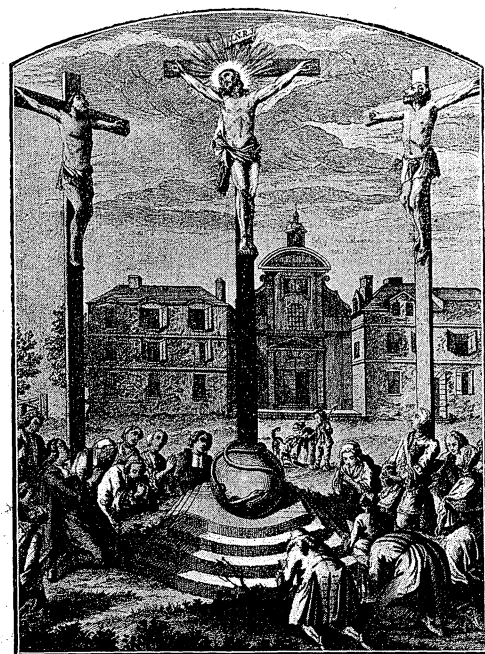
elle un vrai pèlerinage et laisse à sa veuve l'irrésistible puissance de son rôle sur les esprits et sur les cœurs. de façon continue son zèle provoque des orages de foudre, les quels par la suite il se retire. Ses absences firent plusieurs semaines. C'est vers lui qu'il se dirige. première fois, en juillet 1702, il se détacha des tions de famille, se rend au secours de sa sœur Louise, délaissée de sa bienfaitrice et obligée, faute de ressources, de quitter la maison religieuse des Dames de Saint-Joseph où s'achevait son é

tion. Il réussit à la faire admettre chez les Bénédictines de Rambervillers où elle fera profession deux ans plus tard. L'autre fois, il séjourne à la Salpêtrière où il retrouve des pauvres et le cher ministère qu'il vient d'abandonner et sera toujours empressé de reprendre, mais un billet caché sous son couvert lui signifie un matin son congé. Il se retire dans une misérable soupenne de la rue du Pot-de-Fer et y passe ses journées dans les austérités et la prière.

La Providence le mène, on ne sait par quelles voies, sur le sommet du Mont Valérien où s'élevaient, non pas un fort, mais un calvaire et, dans le voisinage deux communautés, l'une de prêtres, l'autre d'ermites laïques, vouées l'une et l'autre à la pénitence, mais tombées dans le relâchement et livrées aux disputes. Il devient leur hôte, s'assujettit à leur vie, les étonne par ses exemples, les touche par ses exhortations et les ramène en quelques



LE CALVAIRE DU MONT VALÉRIEN : VUE D'ENSEMBLE. C'est un pareil ouvrage que le Père de Montfort entreprit de réaliser à Pontchâteau : ses fils ont eu la joie de le mener à bonne fin. (Gravure du musée Carnavalet. Cl. Bulloz.)

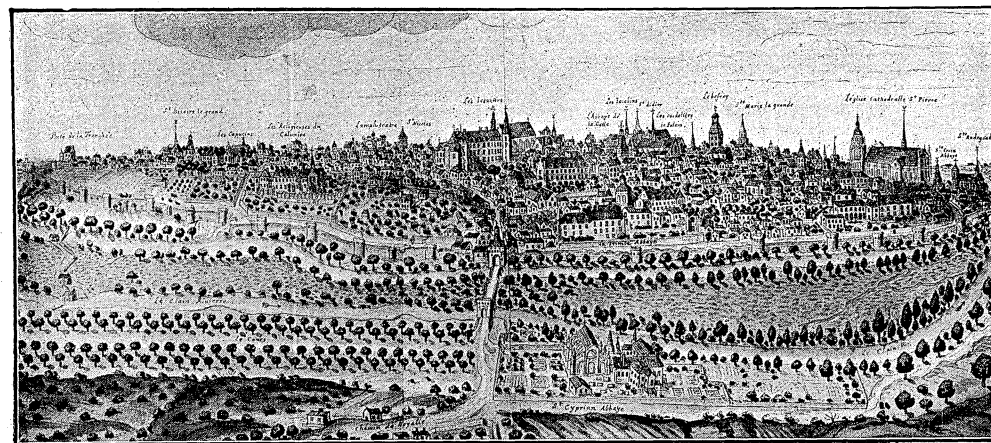


LE CALVAIRE DU MONT VALÉRIEN. JÉSUS ÉLEVÉ EN CROIX. On aperçoit, au fond, l'église et les deux communautés. Ces croix ont été transportées en 1840 à Montmartre, au chevet de l'église Saint-Pierre où l'on peut encore les voir et y prier. Gravure du musée Carnavalet. (Cl. Bulloz.)

semaines à la régularité, à la charité, à la ferveur. Cependant, à Poitiers, sa clientèle s'agite et obtient son rappel. Comment avait-il à ce point conquis les cœurs ? Il s'était fait pauvre avec les pauvres. On l'avait vu choisir pour logement, en dépit des observations qu'on avait pu lui faire, un réduit délabré, refuser tout honoraire, céder à un malade

l'unique couverture de son lit, exiger pour lui la nourriture des pauvres, ou plutôt leurs restes, se charger des corvées les plus pénibles, balayer la maison, vider les ordures et soigner de ses mains les plaies les plus répugnantes.

L'hôpital où il débutait était à son témoignage « une maison de pauvreté où le bien spirituel et temporel manquait ». Il s'applique d'abord à pourvoir aux besoins du corps les plus pressants, persuadé que « s'il y réussissait, il pourrait ensuite employer avec plus de succès les remèdes spirituels qu'il jugerait convenables » (Clorivière). Il se fit quêteur pour les in-



POITIERS. Louis-M. de Montfort passa deux ans à Poitiers où l'envoyait, auprès de Mgr de Girard, une lettre de recommandation de M^{me} de Montespan. Il y rencontra sa première Fille : Marie-Louise Trichet et son premier Frère : Mathurin Rangeard. (Cl. Bloudet Gay.)

digents : en leur compagnie, menant un âne chargé de paniers, il entreprit de parcourir la ville et de recueillir les aumônes. L'ordre et l'économie faisaient défaut : il réclama et réalisa de multiples réformes qui profitèrent aux pauvres, mais bouleversèrent des routines, compliquèrent des vies tranquilles, dressèrent contre lui, — c'était fatal — économe, administrateurs, gouvernantes.

« Mais le bien spirituel était son principal but et l'on vit bientôt parmi les pauvres une réforme presque générale. » Il établit la prière en commun matin et soir, la lecture pendant les repas, le catéchisme et les instructions à jours et à heures fixes et réunit autour de lui nombreuse et attentive assistance. Les malades retenus au lit ou à la chambre furent infatigablement visités et exhortés, les mourants assistés et préparés au suprême passage. Il réclama pour les enfants un maître particulier dont l'unique occupation serait de leur apprendre à lire et à écrire et de les former à la piété, et se fit lui-même, en

attendant, leur instituteur. Mais un autre projet occupait sa pensée.

Les Filles de la Sagesse.

Les oppositions têtues que rencontrait l'entrepreneur aumônier de la part du personnel en fonction « lui firent sentir de plus en plus qu'on ne pouvait rien espérer de bon, pour la conduite des maisons de charité, des personnes qui, n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de l'obéissance et de la pauvreté, ne peuvent manquer de vouloir agir selon leurs vues particulières et de se proposer à elles-mêmes pour but leur propre bien temporel. C'est cette considération qui, dans le siècle précédent, avait porté saint Vincent de Paul à établir la célèbre Congrégation des Filles de la Charité » (Clorivière).

Où trouver dans l'asile de misère où s'exerçait son zèle les éléments d'un institut religieux ? L'idée lui vint de grouper en association pieuse quelques-unes des pauvres femmes qu'on y soi-

gnait. Le voilà donc qui impose une règle commune, et combien sévère, à de pauvres filles débiles, infirmes, contrefaites, mais capables d'humilité et de sacrifice. Elles se lèveront à quatre heures, feront une heure d'oraison avant la messe quotidienne et une demi-heure dans la soirée, réciteront chaque jour le rosaire, garderont un parfait silence en dehors

des récréations qui suivront les deux principaux repas, donneront

au travail le reste de leur temps et obéiront à une supérieure choisie parmi elles, une aveugle ! Les exercices communs : prières, lectures, repas, ouvrages se feront dans une salle à part, cédée par l'hôpital, où le fondateur plaça une grande croix et qu'il nomma *la Sagesse* ; celles qu'il y rassemblait furent *les filles de la Sagesse*.

Marie-Louise Trichet,
sœur Marie-Louise de
Jésus.

Sous cette première forme la communauté dura peu, mais servit à la formation de celle qui fut la demoiselle Legras de cet autre Vincent de Paul et la co-fondatrice de la nombreuse et très prospère Congrégation de la Sagesse. Elle se nommait *Marie-Louise Trichet*.

Elle avait dix-sept ans, se sentait la vocation reli-



Grignon prêtre et J. de Jésus en Marie.

PORTRAIT ET SIGNATURE DU PÈRE DE MONTFORT ✕ Ancienne gravure de Jules Massard, 1768.



Marie-Louise de Jésus fille de la Sagesse

PORTRAIT ET SIGNATURE DE MARIE-LOUISE DE JÉSUS ✕ Ancienne gravure de Jules Massard.

gieuse, mais venait de quitter, pour motif ou sous prétexte de santé, le couvent des Filles de Notre-Dame de Châtellerault. Sa sœur, qui entendit par hasard dans une église de Poitiers M. de Montfort, en revint tout émue et lui donna l'idée de l'aller trouver.

Elle se rangea sous sa direction qui ne fut pas bénigne : mais les humi-

liantes et dures remontrances qu'il ne lui épargnait, ni en particulier, ni en pu-

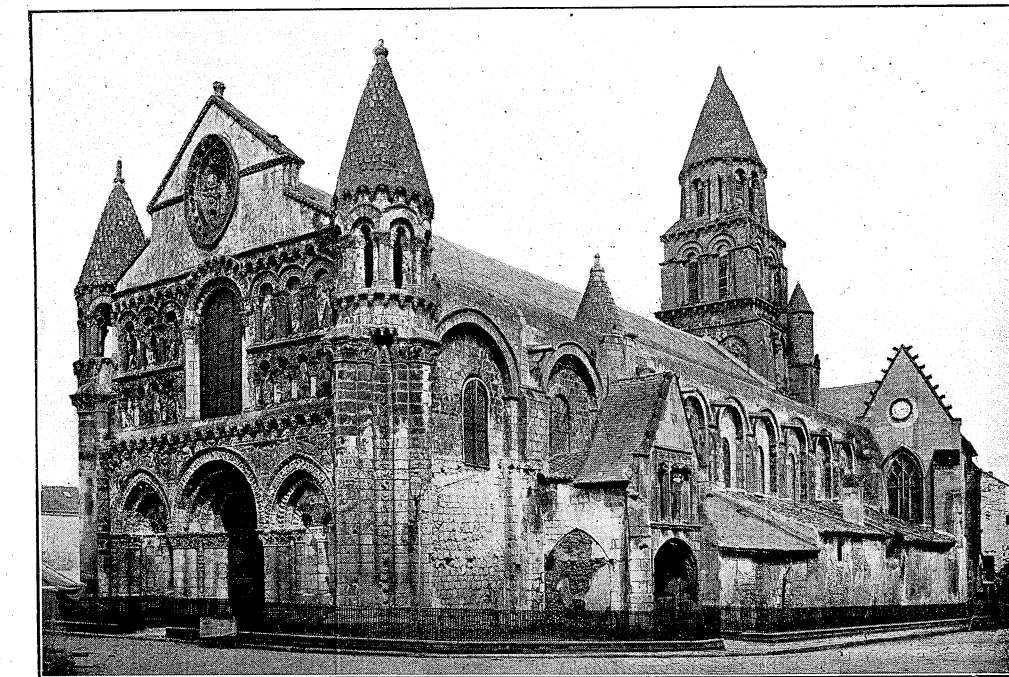
blic, ne la rebutèrent pas. « Mon père, lui disait-elle, vous avez du zèle pour

placer bien des demoiselles dans les communautés : ne penserez-vous pas à moi ? — Consolez-vous, ma fille, lui répondait-il, un jour vous serez religieuse. » Mais il ne s'expliquait pas davantage, ne croyant pas venue l'heure de Dieu.

Une fois qu'elle insistait : « Mon père, où m'appelle la volonté de Dieu ? », il répondit sur un ton plaisant : « Allez à l'hôpital. »

Elle le prit au mot, surmonta l'opposition des siens, obtint l'encouragement de l'évêque, sollicita les administrateurs, réclama, à défaut d'un emploi vacant parmi les gouvernantes, une place parmi les pauvres et fut agréée comme gouvernante auxiliaire. Dès son entrée, l'aumône l'agréa à sa commu-

nauté d'infirmes. Il lui fit endosser la robe d'étoffe grise et grossière qui est encore le signe distinctif des religieuses de la Sagesse et lui dit en la lui imposant : « Prenez cet habit, il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre les tentations. » En même temps il modifia son nom et décida qu'elle s'appellerait *Sœur Marie-Louise de Jésus*. C'était le 2 février 1703. Il lui adjoignit une compagne, la sœur d'un de ses écoliers congréganistes, Catherine Brunet, nature vive, primesautière, exubérante, qui, sous des apparences frivoles, cachait une grande générosité.



NOTRE-DAME LA GRANDE A POITIERS ✕ Le P. de Montfort aimait cette belle église qui le vit souvent en prière. (Cl. Lévy-Neurdein.)

Cependant, autour du serviteur de Dieu, l'orage se reformait : son activité, ses réformes, ses initiatives à l'encontre des façons reçues provoquaient des étonnements, des scandales, des mécontentements, des jalousies, qui se coalisèrent.

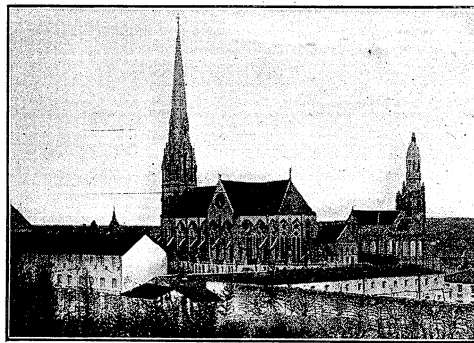
Les dix années passèrent. Durant cet intervalle il les revit une fois, l'espace de quelques heures, au cours d'une halte à Poitiers, en l'an 1708, bénit Dieu de les trouver fidèles, encouragea leur constance, puis, l'ordre de l'évêque alors prévenu contre lui limitant son séjour, repartit sans murmurer. Mais, en 1715, l'année qui

Un attrait impérieux le poussait aux missions. Il abandonna l'hospice, cette fois définitivement, mais y laissa ses deux filles avec cette consigne. « Ne quittez point cet hôpital avant dix ans. Quand l'établissement des filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce temps, Dieu serait satisfait et ses desseins sur vous seraient remplis. »

La Communauté de la Sagesse pour
l'instruction des enfants et le soin
des pauvres.

Les dix années passèrent. Durant cet intervalle il les revit une fois, l'espace de quelques heures, au cours d'une halte à Poitiers, en l'an 1708, bénit Dieu de les trouver fidèles, encouragea leur constance, puis, l'ordre de l'évêque alors prévenu contre lui limitant son séjour, repartit sans murmurer. Mais, en 1715, l'année qui

précéda sa mort, travaillant de concert avec Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, à organiser dans cette ville des écoles pour l'enfance, il résolut de charger de celle des petites filles les deux sœurs demeurées à Poitiers et leur enjoignit de venir ly' trouver en hâte. Il ne resta



SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE ✚ La chapelle des Filles de la Sagesse et la Basilique élevée sur le tombeau du saint fondateur.

pas à les attendre et se contenta de leur laisser ce mot : « Suivez dès à présent les règles que je vous ai tracées. Communiez tous les jours parce que toutes deux vous en avez un grand besoin. On m'a dit que vous couriez voir la ville ; je n'ai pu croire cette vaine curiosité dans les filles de la Sagesse qui doivent être pour tout le monde un exemple de modestie, de re-

cueillement et d'humilité. Apprenez à bien écrire, et ce qui peut vous manquer. Achetez pour ce la quelques livres d'écriture moulée. Dans le commencement vous ne pouvez pas être trop fermes à garder le silence et à le faire garder à la communauté.



RELIGIEUSE DE LA SAGESSE APPRENANT LE LANGAGE A UNE SOURDE-MUETTE ✚ Sœur Marguerite, de Larnay, près Poitiers, et son élève, Marie Heurtin, sourde-muette-aveugle.

nauté et à l'école. Si vous laissez causer sans permission tout est perdu. »

Elles purent enfin le joindre : il renouvela et développa de vive voix ses directives, nomma Marie Trichet supérieure et lui recommanda instamment la douceur : « Voyez, lui dit-il, cette poule qui a

sous ses ailes ses petits poussins. Avec quelle attention et quelle bonté elle en prend soin ! C'est ainsi que vous devez faire et vous comporter avec toutes les filles dont vous allez être la mère. »

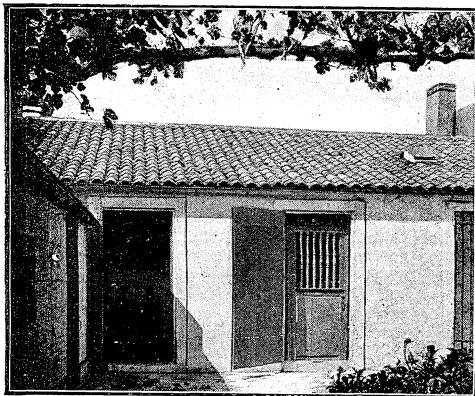
L'école charitable des petites filles de La Rochelle s'ouvrit avec un plein succès et ne cessa pas de prospérer. Les novices suivirent de près les élèves ; il en vint d'abord deux, puis une. La communauté était formée. Le fondateur s'occupa d'en rédiger la Règle et se retira pour la composer dans une de ces solitudes où, entre deux missions, il allait converser avec Dieu.



RELIGIEUSE DE LA SAGESSE EN CAPE ✚ Sur le costume de grossière étoffe grise, les sœurs mettaient pour les sorties et les voyages cet ample manteau sombre à capuchon.

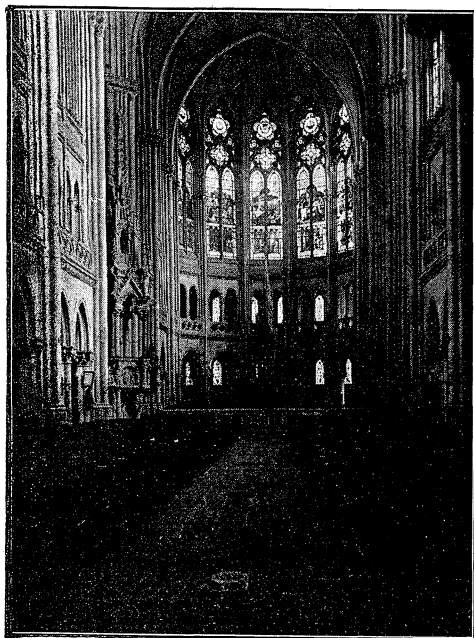


L'ANCIEN DIOCÈSE DE LA ROCHELLE ✚ On y découvrira — à la loupe — de gauche à droite et de haut en bas — les localités suivantes toutes, sauf deux, évangélisées par le Bienheureux : Roussay, la Séguinière, (Mortagne), Saint-Laurent-sur-Sayre, Saint-Amand, Voumait, Saint-Pompain, Mervent, (les Loges), Villiers, Fontenay-le-Comte, Luçon, Taugon, la Ronde, Esnande, Courçon, Nuaillé, Saint-Sauveur, Verines, Saint-Médard, L'hommeau, La Rochelle, Croix-Chapeau, Saint-Vivien, Thérê, Ile d'Oléron, Ile d'Aix, Fouras, Saint-Laurent de la Prée.



ERMITAGE SAINT-ÉLOI PRÈS DE LA ROCHELLE ✠
Le Bienheureux s'y retira pour rédiger la Règle des
Filles de la Sagesse. Vue prise du jardin.

On l'a résumée en cinq points ; acquisition de la divine Sagesse par l'imitation de la Sagesse éternelle et incréée :



CHAPELLE DE LA MAISON MÈRE DES RELIGIEUSES
DE LA SAGESSE A SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE ✠ Les
belles verrières du chœur, chef-d'œuvre du maître
Claudius Lavergne, représentent l'Imitation de Jésus-
Christ par le P. de Montfort : chacune offre aux
regards deux scènes superposées similaires, l'une de
la vie du Christ, l'autre de la vie de Montfort.

Notre - Seigneur Jésus-Christ ; sanctifié de son empire et la seule couronne
cation personnelle à l'exemple de Ma sa gloire. Mes chères filles, je ne vous
aux pieds du divin Maître et édificateur. Je publierai jamais, pourvu que vous
du prochain par les fonctions de la sagesse. « Imitez ma chère Croix. »
active exercée spécialement dans l'imitation de la Croix. Douze jours après cette lettre, l'apôtre
rêt des pauvres et des enfants ; j'avais cessé de vivre, mais la congréga-
d'austérités obligatoires, mais pratiquées avec une fermeté que l'on ne trouve
de mortification volontaires proportionnées à la force de chacune et réglées
par les supérieurs ; libre accès de tous à toutes les tempêtes. Un moment
congrégation aux personnes de toute condition, y compris les domestiques.
condition, y compris les domestiques. M^{me} Trichet pensa reprendre sa
pourvu qu'on soit assuré de l'entendre. Elle débarque à La Rochelle, se
désintéressement de leurs vues ; elle se rend aux écoles, réclame la supérieure,
religieuse assurée par les trois vœux. Elle peint le désarroi qui depuis son dé-
simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Elle part à l'hôpital de Poitiers, la
sance, renouvelés chaque année pendant son séjour. Elle jure de revenir et joint à ses instan-
cinq ans, puis prononcés à perpétuité. Elle prie les administrateurs et de
(Laveille.) évêque. La pauvre sœur se débat, prend
conseil de Mgr de Champflour qui n'ose
la retenir. Elle re-
gagne donc Poitiers

Epreuves et progrès.

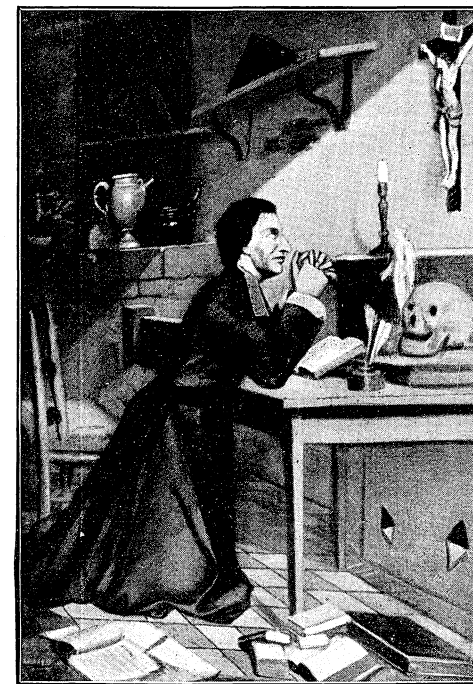
Les missions réclamaient le service de Dieu : il ne reverra plus sur terre ses chères filles. « Ne vous impatientez pas de mon absence, leur écrit-il le 31 décembre. Ma personne et ma volonté ne sont que des nuages, quelque bonne qu'elle soit, elle se dissipera, gâterait tout. Moins j'aurai de part à cet établissement, plus il réussira. J'en suis certain. Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires de pauvreté et de mépris. »

Souhaits exaucés ! Les ressources tarissent, les oppositions surgissent, la maison qui abrite les sœurs leur est retirée. Elles cherchent vainement un autre asile. Le saint n'y voit que raisons de se réjouir car il entend fonder sa communauté « sur la Sagesse même de la Croix ». Calvaire. Elle a été teinte, cette divine et adorable Croix, et empourprée du sang d'un Dieu, choisie pour être, de toutes les créatures, la seule épouse de son cœur, le seul objet de ses desirs, le seul centre de toutes ses prétentions, la seule fin des travaux, la seule arme de son bras, le se-

sont incompatibles avec les constitutions et le libre développement de la communauté : va-t-il donc falloir dissoudre la congrégation naissante ?

Du ciel, Montfort veille sur son œuvre. Une dame qui lui reste reconnaissante de sa santé recouvrée possède auprès de son tombeau, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, un immeuble modeste, mais spacieux, et se sent inspirée de le mettre à la disposition des sœurs pour en faire la maison-mère de l'institut. L'offre est acceptée : là, près des restes précieux de son fondateur, la jeune congrégation pourra former des novices et se dépenser aux fonctions de l'enseignement comme aux œuvres de charité. Elle ne cessera d'y grandir, les recrues d'affluer, les fondations de se multiplier. A la mort de Sœur Marie-Louise, décédée à soixante-

quinze ans, laissant après elle l'exemple d'une vertu consommée, elle possédera dans la région trente-neuf établissements dont l'hôpital de Poitiers. Elle compte aujourd'hui près de cinq mille religieuses et plus de quatre cents maisons dispersées en tous pays.



LE PÈRE DE MONTFORT EN PRIÈRE ✠ Il sollicite les
lumières divines tandis qu'il rédige la Règle de la Sa-
gesse. Tableau de Michel Poussin conservé à l'ermitage
Saint-Éloi.



LE CALVAIRE DE PONTCHATEAU EN BRETAGNE. Vingt mille personnes y travaillèrent sous la direction du Père de Montfort et un plus grand nombre, au siècle dernier, l'a relevé et achevé, à l'appel de ses enfants.

CHAPITRE III

APOSTOLAT DES PÊCHEURS LES MISSIONS

Saint Vincent de Paul, l'initiateur en France des missions rurales, demeure dans la mémoire des peuples l'apôtre de la charité : le P. de Montfort qui n'a guère moins que lui aimé et servi les pauvres est avant tout le missionnaire. Après son éloignement de l'hôpital de Poitiers, et jusqu'à la fin de sa vie, il ne fut plus que cela et le fut excellemment.

L'ouvrier.

« Tout le désignait pour ce ministère : un zèle de feu, une santé robuste, une voix forte, une éloquence entraînant et familière, une fécondité d'images propre

à séduire l'âme populaire ; avec cela une instruction suffisante pour reconnaître l'erreur et y échapper... Parlant surtout au peuple, il jugea que, pour mieux l'atteindre, il fallait s'accommoder à lui, lui représenter la religion sous des formes très visibles, je dirais volontiers très voyantes ; de là une sollicitude extrême pour le culte extérieur et les exhibitions d'images. Tout ce que les paroisses ne pouvaient fournir, il l'apportait et, de mission en mission, traînait avec lui tout un matériel pieux. Les éclectiques eussent souri ; les délicats se fussent effarouchés ; quant aux paysans ils furent ravis. De tous côtés ils accouraient, curieux presque autant qu'

dévots. Mais bientôt toute la surabondance des décors extérieurs s'absorbait dans l'impression souveraine de la parole apostolique. Chez ce prêtre, peu de controverse, mais une foi si profonde qu'elle se communiquait par contagion : aucun souci, hormis le salut éternel ; aucune haine, excepté celle du péché ; en chaire, une impitoyable rigidité de doctrine et, dans les entretiens intimes, une tendresse infinie ; un cœur plein de Dieu et de vraies larmes, provoquant d'autres larmes ; une vie dépouillée jusqu'au plus profond mépris de tout ce qui était matière ; un zèle qui ouvrait toutes les sources de la vie, dussent-elles se tarir avant le temps ; de longues routes à pied, de mission en mission ; un logis toujours indigent ; un perpétuel souci de ne compter pour rien et de n'être qu'un ouvrier de l'Évangile, ... uniquement anxieux des âmes, terrifiant et consolant, pleurant, priant, adjurant, descendant de chaire et y remontant, prêchant Dieu, la mort, l'éternité, surtout ne se lassant pas de redire le mystère de Jésus rédempteur et crucifié. » (Pierre de la Gorce : *Histoire religieuse de la Révolution française*, tome II.)

L'œuvre accomplie.

Telle fut sa vie pendant treize ans : il s'y dépensa tout entier et mourut d'épuisement en pleine mission, à qua-

rante-quatre ans ; mais il remua plusieurs diocèses et transforma plus de cent paroisses dont la plupart, après deux siècles, conservent son souvenir et demeurent fidèles à ses enseignements. Ce sont : aux portes de Poitiers, les faubourgs de Montbernage et de Saint-Saturnin ; en Bretagne, dans les diocèses de Rennes, de Saint-Malo et de Saint-Brieuc : Dinan, Saint-Suliac, Bécherel, Beaulon, le Verger, Merdrignac, la Chèze, près Loudéac, Plumieux, Saint-Brieuc, Montcontour, Montfort, sa ville natale, et Bréal qui n'en est pas loin ; au pays nantais : Saint-Donatien et Saint-Similien, de Nantes, Grandchamp, Vallet, la Chevrolière, Vertou, Saint-Fiacre, Camphon, Crossac, Besné, Missillac, Herbignac, Saint-Dolay, Assérac, Camoël, Landemont, Saint-Sauveur, la Boissière, la Remaudière, Bouguenais, Saint-Molf et Pontchâteau qui vit élever, détruire et réédifier son célèbre Calvaire ; enfin, dans la Vendée dont les évêques : Mgr de Lescure, à Luçon, et Mgr de Champflour, à La Rochelle, seuls entre tous les prélats dont il traversa les diocèses, ne se laissèrent jamais prévenir contre lui, les localités énumérées

plus haut. (Voir page 19.)

Il n'interrompit l'écrasant labeur que pour prêcher des retraites à des communautés religieuses toujours avides de l'entendre, comme la Providence de



LE PÈRE DE MONTFORT DONNANT LA MISSION. Vitrail de l'église de Bouguenais, paroisse du diocèse de Nantes évangélisée par lui en 1710.



LA CITÉ ET LE SANCTUAIRE DE LORETTE ✚ Le P. de Montfort, allant à Rome en 1706 pour solliciter la bénédiction du Pape Clément XI, s'arrêta à Lorette pour y vénérer la maison de la Sainte Famille.

Saumur et celle de La Rochelle, ainsi qu'à de petits groupes de fidèles disciples, comme celui des Incurables à Nantes, avec qui il entretenait une correspondance assidue. Plus souvent, c'était pour s'en assurer à lui-même le bienfait ; ses retraites étaient fréquentes, austères, prolongées. Entre temps, il entreprit, presque toujours à pied et mendiant son pain le long de la route, de lointains pèlerinages — œuvres de piété, de pénitence et d'apostolat — à Notre-Dame des Ardilliers près Saumur, au Mont Saint-Michel, jusqu'à Rome.

Il chantait le long du chemin des chants qu'il composait lui-même et couchait, le soir venu, à l'abri d'une grange ou au creux d'un fossé : double titre à devenir l'un des patrons de la jeunesse forte et allègre qui, préférant

aux plaisirs amollissants les saines fatigues de la marche et du camp, s'en va, l'été venu, par la plaine et la montagne, en clans, en patrouilles et en meutes, à la recherche du service à rendre et de la bonne action à accomplir.

La consigne de Clément XI.

Il avait tenu à se munir, dès le début de sa carrière apostolique, de la bénédiction et des encouragements du Souverain Pontife. Au moment où, succédant aux querelles du gallicanisme, la révolte janséniste et l'opposition à la Bulle *Unigenitus* toute récente avaient tant affaibli la dévotion au Pape, la démarche est significative. Il fit à pied toute la route, ne s'arrêta qu'à Lorette plus par piété que par fatigue, voulut entrer à Rome pieds nus, et fut admis à

l'audience de Clément XI, alors dans la septième année de son pontificat, le 6 juin 1706.

Le pape le détourna des missions lointaines dont la pensée quelquefois encore le hantait. « Vous avez en France un assez vaste champ ; n'allez pas ailleurs, et travaillez toujours avec une soumission parfaite aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu par ce moyen donnera bénédiction à vos travaux. » Il lui enjoignit surtout de s'attacher à bien enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple et à faire refleurir l'esprit du christianisme par le renouvellement des promesses du baptême, lui accorda le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique et attacha l'indulgence plénière à un crucifix qu'il lui présenta. (Clorivière.) Assuré des volontés de Dieu par la bouche de son vicaire, le P. de Montfort fit de ces consignes le programme de sa vie.

Les oppositions.

La tâche était immense. Sous des influences multiples : luttes civiles et controverses religieuses, les croyances et les pratiques chrétiennes disparaissaient de régions autrefois ferventes, les sacrements étaient délaissés, les églises se vidaient, les prières s'oubliaient, les mœurs s'altéraient, le clergé même était atteint dans la pureté de sa doctrine, l'ardeur de son zèle, l'intégrité de sa vie. Mais l'apôtre ne s'effraye de rien, et tout refleurit sous ses pas.



CLÉMENT XI ✚ Pape de 1700 à 1721. Il reçut en audience le P. de Montfort venu à Rome à pied pour recevoir sa bénédiction.

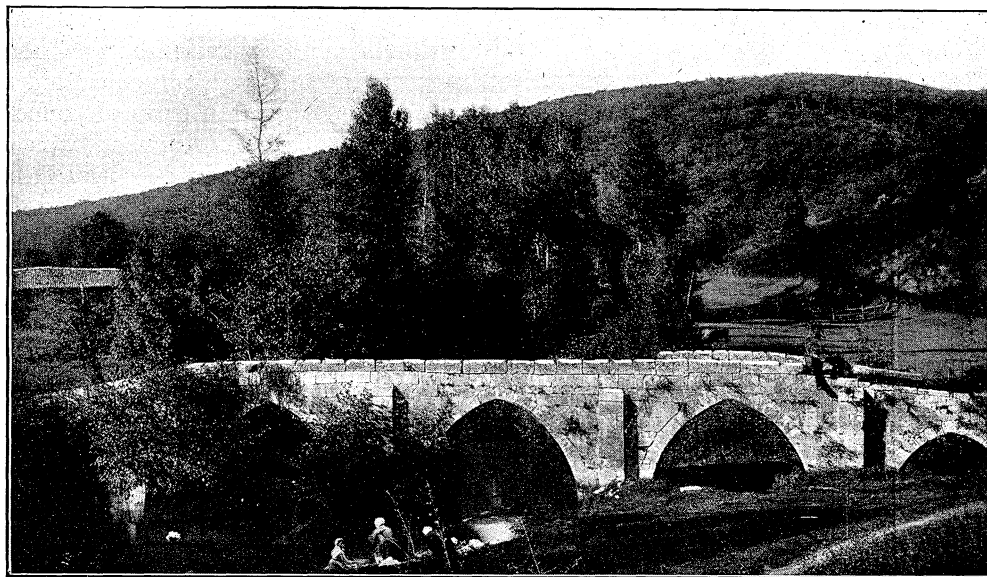
Nulle part l'opposition ne manque et elle devient parfois furieuse : il dénonce trop de passions, alarme trop d'intérêts, déconcerte trop d'étroitesse, bouscule trop d'idées reçues. Il fait contre lui l'alliance des libertins et des jansénistes : les premiers en veulent à son austérité et les seconds à sa doctrine. Les uns le trouvent trop rigide : il condamne les danses, les divertissements, les parures ; les autres le jugent relâché : sa piété est trop expansive, sa religion trop extérieure, il donne trop à la mise en scène, il cherche trop à émouvoir, il admet

trop vite aux sacrements et prêche la communion fréquente. Ceux-ci mettent le trouble dans les cérémonies qu'il organise et trament contre sa personne des attentats que la Providence déjoue ; ceux-là critiquent ses manières de faire, se plaignent de lui aux évêques et aux magistrats, obtiennent contre lui des interdits qu'il reçoit humblement ; après quoi il s'en va sans plainte.

Mais le peuple le vénère, se presse à ses sermons et à ses processions, l'écoute avec passion, chante sans se lasser ses cantiques, assiège son confessionnal, apporte à ses autodafés mauvais livres et mauvaises gravures, donne sans compter temps, peine, argent, pour bâtir le calvaire qui perpétuera le souvenir de la mission, reste fidèle à ses leçons et continue, lui absent, de fréquenter l'église, de réciter le rosaire, de pratiquer la loi de Dieu.



LE CARDINAL TOMMASI ✚ Confesseur du Saint-Père et introducteur auprès de lui du Père de Montfort.



PONT DES HOUILLÈRES (XV^e SIÈCLE), AU MILIEU DE LA FORÊT DE MERVENT. Le Bienheureux aimait à se retirer près de là pour méditer et faire pénitence : la grotte étroite qui lui servait d'abri et d'oratoire est un lieu de pèlerinage très fréquenté. (Cl. J. Robuchon.)

Les secrets du convertisseur.

Quel est donc le secret de cet homme ? La sainteté d'abord : ce qu'il prêchait, il le vit. Il peut dire en toute vérité, après saint Paul : « Je ne veux connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Combien faisait-il d'oraisons chaque jour ? « Je crois, écrit son compagnon, M. des Bastières, que ce nombre était indéterminé. Outre celles que nous faisions en commun, je l'ai vu en faire une avant la sainte messe et une après l'avoir dite ; il en faisait une autre avant de prêcher. Il pouvait par conséquent en faire cinq par jour pendant le temps de ses missions ; peut-être en faisait-il plus en d'autres temps. Celle du matin durait une demi-heure ; je ne saurais dire combien de temps duraient les autres. Il les faisait toutes à genoux. Hors le temps de ses missions, je l'ai entendu nombre de fois se lever vers minuit : après s'être donné la discipline, il faisait oraison : celle-là durait

longtemps, car, après avoir bien dormi, je l'entendais encore soupirer et parler de temps en temps à voix basse, de sorte que je ne pouvais bien l'entendre. »

Il se ménage, entre deux missions, de longs séjours dans des solitudes qu'il s'est faites : à Saint-Lazare près de Montfort, à Saint-Éloi près de La Rochelle, dans la grotte de Mervent. Il y passe, loin de tout, des semaines entières en face d'une croix, couchant sur la dure, se nourrissant de croûtes et de racines, le reste du temps ravi en de longues extases, égrenant son rosaire et se meurtrissant le corps de rudes disciplines, sous le regard et dans la compagnie du Crucifié. Quand il quitte ces ermitages, et recommence la mission, c'est une flamme ardente qui jaillit de son cœur et embrase les cœurs qui l'écoutent. Il ne monte pas en chaire sans s'être fouetté jusqu'au sang, persuadé qu'« un coq ne chante jamais mieux qu'après s'être bien battu de ses ailes »



NOTRE-DAME DE LA SAGESSE. Statue sculptée par le Père de Montfort et conservée à l'hôpital de Montfort. (Cl. Coissard.)

grande joie un pèlerinage à Chartres ; prêtre, il lui fait hommage de son sacerdoce en célébrant dans sa chapelle sa première messe. Missionnaire, il ne se lasse pas de redire les grandeurs et les miséricordes de sa Souveraine et de prêcher partout la confiance en Marie ; il lui élève des sanctuaires encore fréquentés : Notre-Dame de Pitié, à la Chèze, en Bretagne et Notre-Dame des Victoires, à la Garnache, en Vendée ; il recommande le saint esclavage, « c'est-à-dire non pas l'esclavage de la Sainte Vierge, mais l'esclavage de Jésus-Christ dans la Sainte Vierge » ; il distribue ses chainettes, compose à sa louange opus-

Des sa dévotion à la Croix, ne séparons pas sa dévotion au Rosaire. Petit enfant, il récite chaque jour le chapelet et y décide sa jeune sœur et ses amis ; écolier, il s'attarde aux statues de Marie rencontrées sur sa route ; séminariste, il lit et s'assimile les écrits des grands serviteurs de la Mère de Dieu : saint Bernard, M. Olier, M. Boudon, le saint archidiacre d'Évreux ; il aime à prendre soin de son autel et tient

cules et cantiques.

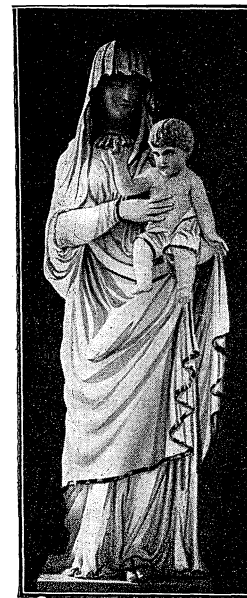
Comment celle qu'on n'invoque jamais en vain ne bénirait-elle ses travaux ? Des témoins dignes de foi ont affirmé qu'à plusieurs reprises, à la Garnache, à la Séguière, à Roussay, à Saint-Laurent, une dame éblouissante de clarté vint s'entretenir avec lui : c'était Marie qui consolait et encourageait son dévot serviteur. C'est encore elle qui obtient pour

lui la grâce

qu'il a de toucher les cœurs et de fléchir les volontés rebelles. On l'a entendu un jour déclarer que jamais pécheur ne lui a résisté lorsqu'il lui a mis la main au collet avec son rosaire.

Les petits moyens : cantiques et mises en scène.

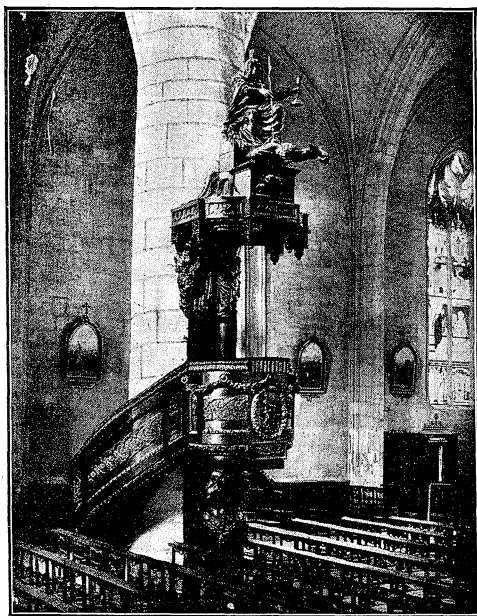
Les longues oraisons, les mortifications sanglantes, les fréquents recours à Marie, tels sont les grands moyens du P. de Montfort : ce sont ceux de tous les saints. Il les emploie avant tout, mais pas seuls. Il a en outre ses petits moyens, ses moyens à lui, en rapport avec son génie particulier et le caractère de ses auditoires.



NOTRE-DAME DU ROSAIRE. Statue vénérée dans l'ancienne église de Saint-Laurent-sur-Sèvre et devant laquelle pria le saint missionnaire. (Cl. Coissard.)



L'APÔTRE. Statue du Bienheureux dans la cathédrale de La Rochelle. (Cl. Coissard.)



FONTENAY-LE-COMTE : ÉGLISE SAINT-JEAN ✠
Le Bienheureux y donna la mission l'année qui précéda sa mort et prêcha du haut de la chaire. Son disciple, M. Mulot, était originaire de cette ville.

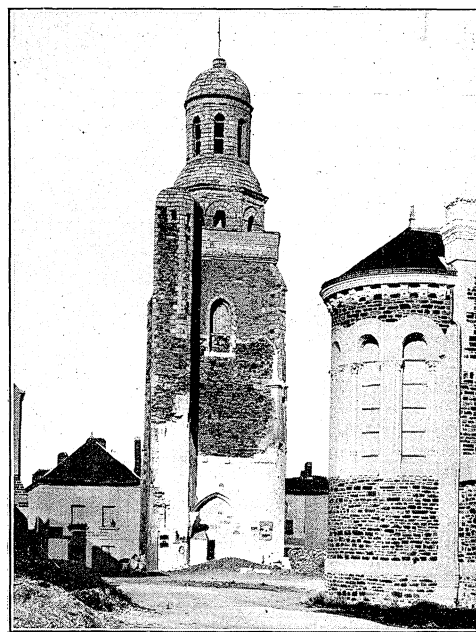
D'abord ses *cantiques* dont le P. Fradet, de la Compagnie de Marie, vient de nous donner l'édition critique attendue depuis si longtemps et qui ne forment pas moins de vingt mille vers, composés pour la plupart entre deux missions, sur les grands chemins. N'y cherchons point le souci d'art ; il ne veut qu'instruire et porter au bien. Mais on ne trouve nulle part, sous une forme plus simple et plus claire, sur des rythmes plus faciles, autant de doctrine et de piété, semblable variété de thème et d'inspiration. On y remarque un sentiment de la nature autrement sincère que dans les froides pastorales de l'époque : les ruisseaux, les prairies, les oiseaux et les fleurs y sont évoqués tour à tour comme un rappel de la vie qui passe et un reflet de la Beauté qui demeure. Comme chants religieux et populaires, les cantiques de Montfort n'ont pas été remplacés : il n'en est point que le peuple

chante avec plus d'entrain, médite avec plus de profit, retienne avec plus de constance. (Laveille.)

Il n'avait pas son pareil pour organiser des cérémonies, des processions, disons : des *misés en scène*, qui étaient pour les paysans privés de spectacles des attractions irrésistibles et déposaient dans leurs âmes de profondes impressions.

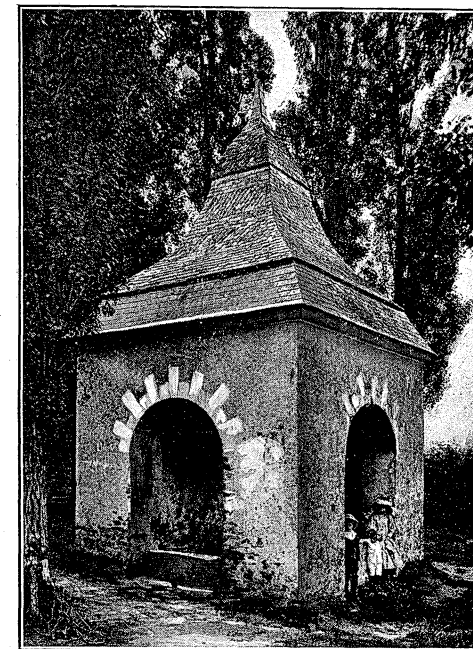
La principale était le « plantement » de la croix qui demeurait comme le mémorial des leçons entendues et des résolutions prises. Rongés par le temps, mais relevés par la piété des fidèles, ces calvaires du P. de Montfort sont toujours vénérés. Le plus célèbre se dresse à l'entrée de la Loire, en la paroisse de Pontchâteau, sur la lande de la Madeleine d'où l'œil embrasse un horizon de dix lieues de rayon et compte trente-deux clochers.

Entreprise gigantesque !

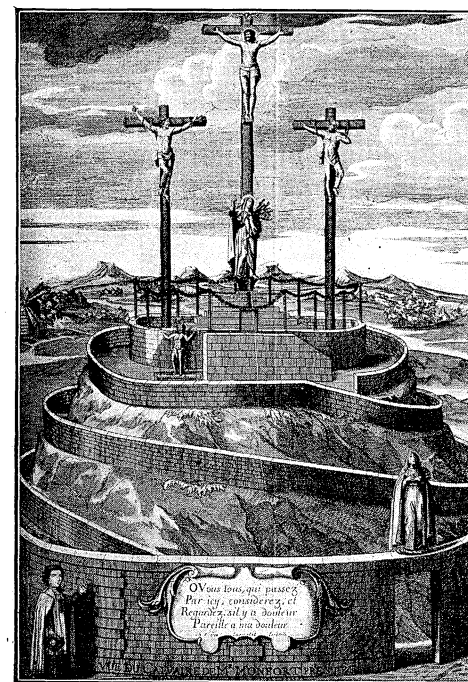


BOUGUENAIS, AU DIOCÈSE DE NANTES ✠ Vieille église dominant la Loire qui retentit jadis des accents du Bienheureux et a été démolie vers 1900.

« Sur ce terrain aride, l'homme de Dieu traça d'abord un circuit de quatre cents pieds, puis un autre concentrique de cinq cents : entre les deux, il fit creuser des douves de quinze pieds de largeur et vingt de profondeur. Les terres qu'on en tira : huit mille mètres cubes, formèrent, au centre, une colline de cinquante pieds de haut : on bâtit au sommet un mur de quatre-vingts pieds de tour ; dans cette enceinte on dressa la croix qui était de grosseur prodigieuse et haute de cinquante pieds. Il avait fallu, pour l'y amener, douze paires de forts bœufs. Au haut de cette croix, qui fut peinte en rouge, et à laquelle fut attaché un Christ de sept à huit pieds, on mit un Saint-Esprit ; au bas furent placées les figures de Notre-Dame, de saint Jean et de sainte Madeleine, et, des deux côtés, les deux croix du bon et du mauvais larron, la première



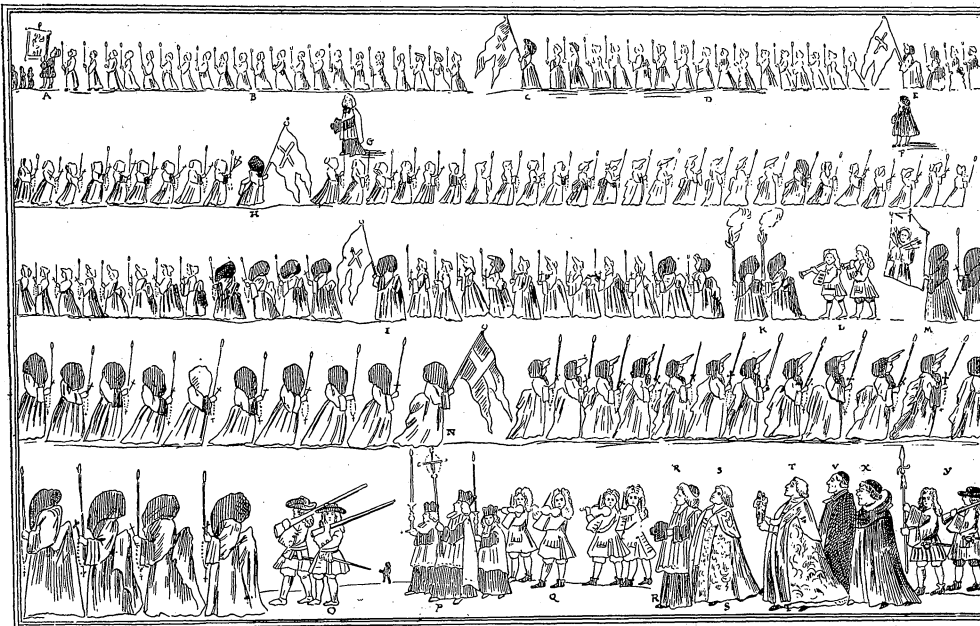
PONTCHATEAU ✠ Fontaine de la Madeleine, contemporaine du Bienheureux Père de Montfort. (Cl. Chapeau.)



LE CALVAIRE DE PONTCHATEAU DANS SON ÉTAT PRIMITIF ✠ Estampe de l'époque qui dut être mise en vente le jour fixé pour l'inauguration : septembre 1710. (Cl. Coissard.)

peinte en vert et la seconde en noir. Autour de la première enceinte, le dévôt serviteur de Marie avait planté cent cinquante sapins et de dix en dix un cyprès pour distinguer les dizaines, de sorte qu'en faisant le tour du mont on pouvait, en marchant, réciter le rosaire... Aux flancs de la montagne, il y avait trois chapelles destinées à représenter les mystères joyeux, douloureux et glorieux qui composent le rosaire. Enfin, sur le mur de la dernière enceinte, étaient des piliers qui soutenaient un rosaire dont les grains étaient à peu près de la grosseur d'un boulet de moyen calibre. »

✠ Tout ce travail fut fait par des ouvriers bénévoles accourus souvent de bien loin. Vingt mille personnes y participèrent. Quinze mois suffirent pour l'achever. On prépara pour le jour de la bénédiction — 14 septembre 1710 — une incomparable manifestation de foi. Les



PROCESSION ORGANISÉE PAR M. DE MONTFORT A LA ROCHELLE, LE 16 AOUT 1714, AU COURS DE LA MISSION DES FEMMES. ✚ Dessin d'un spectateur, Claude Masse, ingénieur du roi, qui y a joint cette légende explicative :

A) Bannière des Révérends Pères Jacobins devant laquelle marchait une quantité de peuple de tout sexe.

B) Troupe de filles du commun peuple habillées en blanc et pieds nus.

C) Troupe de filles marchant la plupart pieds nus, portant une croix, un cierge, un chapelet et une image où était écrit contrat du renouvellement des promesses du baptême.

E) Guidon bleu des filles bourgeoises.

F) Frère Mathurin serviteur du missionnaire faisant marcher par ordre et dirigeant le chant des différents cantiques.

G) Clercs faisant aussi marcher par ordre et dirigeant aussi le chant des cantiques.

H) Guidon rouge pour les femmes mariées dont quelques-unes marchaient pieds nus.

I) Guidon aurore pour les demoiselles bourgeoises.

K) Deux dames portant des torches.

L) Deux hautbois des canonniers qui jouaient à la fin de chaque verset que chantaient les femmes.

M) Bannière de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

N) Guidon noir et blanc pour les sœurs du tiers-ordre des Jacobins.

O) Soldats de la marine pour maintenir le bon ordre et empêcher la foule du peuple : il y en avait en différents endroits.

P) Croix des Pères Jacobins avec le rosaire autour.

Q) Les principaux maîtres de danse et violon de la ville contre lesquels le Père missionnaire s'était déchaîné dans ses sermons et qui furent payés par un bon souper comme les sergents et les soldats.

R) M. Chauvet, aumônier de l'hôpital, dispensateur des cas réservés.

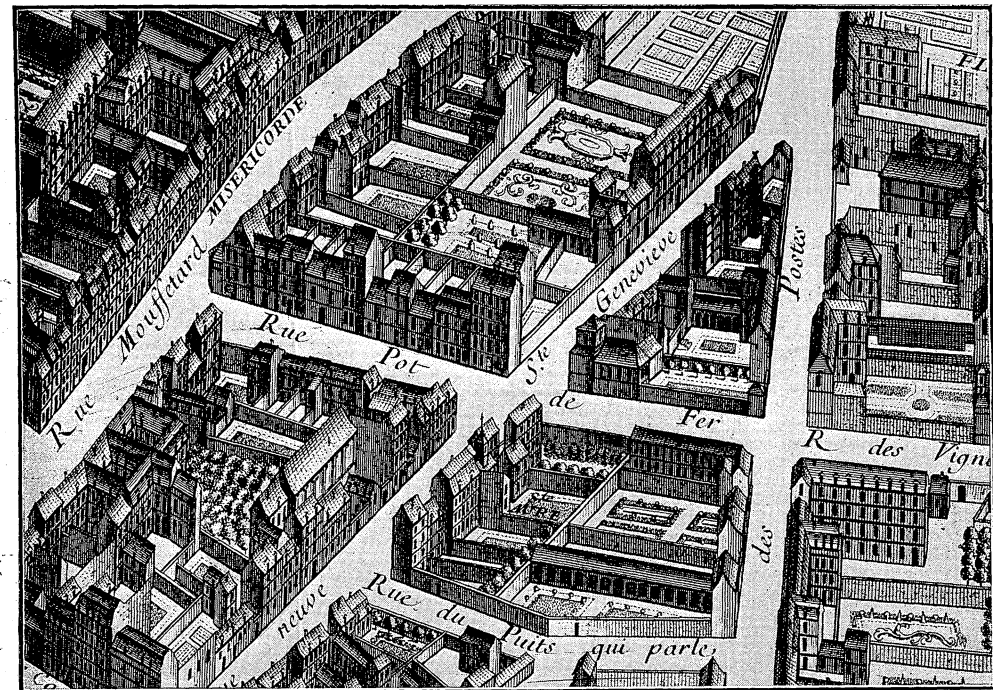
S) M. Grignon, frère du missionnaire, qui fit plusieurs essais de processions dans la ville et au dehors pour accoutumer les femmes : il portait presque toujours le livre des Évangiles.

T) M. de Montfort, missionnaire, prêtre séculier de la province de Bretagne : il a fait déjà plusieurs missions en ayant toujours pour principe le chapelet.

V) Le R. P. Colusson, Jésuite, professeur au séminaire, qui suivit une partie de la procession.

X) Le R. P. Doiteau, Jacobin, qui accompagna toujours le missionnaire dans ses processions.

Y) Sergents et soldats du régiment des Angles et de la Lande alors en garnison à la Rochelle, pour empêcher la foule du peuple.



LA RUE NEUVE SAINTE-GENEVIÈVE ✚ Actuellement rue Tournefort, où était établie — en face Sainte-Aure — la communauté du Saint-Esprit, en 1713, lorsque le P. de Montfort vint y chercher des recrues, et la rue des Postes (aujourd'hui rue Lhomond) où elle s'est transportée depuis. (Plan Turgot 1734.)

foules étaient rassemblées ou en route. Le 13 au soir, un messager épiscopal ordonna de surseoir à la cérémonie et quelques jours plus tard un ordre du roi prescrivit la démolition de l'ouvrage dénoncé par des malveillants comme une forteresse où les Anglais en cas de descente pourraient trouver abri. Montfort ne se troubla pas pour si peu. « Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire : il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint nom soit béni ! » Ses fils ont rétabli son œuvre, et depuis trente ans, le calvaire de Pontchâteau, achevé sur un plan plus grandiose, domine une contrée demeurée croyante et la couvre de sa protection.

Le souci du lendemain.

La plus féconde originalité du missionnaire fut de songer au lendemain

des missions et de réussir à en maintenir et à en élargir les résultats. Ce fut par le moyen des multiples confréries et associations dans lesquelles il unissait, avant de s'éloigner, les convertis dont il fallait assurer la persévérance. Il en fonda pour chaque état : Confrérie des Pénitents, Confrérie des Vierges, Soldats de Saint-Michel, Confrérie du Rosaire, Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, Association des Amis de la Croix. Chacune reçut un règlement remarquable de simplicité et de sens pratique. Après son départ il leur adressait périodiquement des circulaires émouvantes pour encourager ou reprendre.

Il se préoccupa surtout de laisser après lui des missionnaires « qui fussent comme les successeurs de son zèle pour aller prêcher l'Évangile par tout le monde et porter en tous lieux le feu de la charité qui,



CLAUDE POUILLARD DES PLACES
(1679-1709) ✠ Fondateur du sémi-
naire et de la Congrégation du
Saint-Esprit.

par la fragilité humaine, a coutume de se ralentir et même de s'éteindre après les missions ». (Grandet.) Il avait sans doute près de lui des auxiliaires zélés parmi lesquels il faut nommer deux prêtres nantais : *M. Olivier*, dont quelques biographes, égarés par des apparences, semblent avoir calomnié les sentiments, et *M. des Bastières*, le plus constant. Mais à cette collaboration précaire d'ouvriers bénévoles, toujours libres de se retirer et souvent tentés de le faire, il voulait substituer une compagnie de missionnaires stables, voués exclusivement à cet apostolat et soumis à une règle religieuse : *la Compagnie de Marie*.

Longtemps il les réclama au ciel : « *Da mihi liberos*. Donnez-moi, mon Seigneur, des prêtres libres de votre liberté, détachés de tout, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans biens, sans embarras et même sans volonté propre ; des esclaves de votre cœur qui fassent toutes vos volontés et terrassent tous vos ennemis, comme autant de nouveaux David, le bâton de la croix et la fronde du saint rosaire à la main. »

Longtemps le ciel se fit prier. *M. Blain*, dont le

bienheureux alla tout exprès à Rouen, solliciter les conseils et le concours, fut peu encourageant. « Il faudrait pour vous suivre une grâcesemblable à celle des Apôtres. » Son autre ami, Poullard des Places, plus avancé en sainteté, s'était montré plus sympathique. *M. Grignon* lui avait confié son projet, au cours d'un séjour à Paris, dès 1705 : Claude Poullard dirigeait alors rue des Cordiers, l'école des pauvres clercs, d'où devaient sortir le Séminaire et la Congrégation du Saint-Esprit : il promit que cet établissement servirait de noviciat à la future communauté. Mais les novices ne se présentèrent pas et l'abbé des Places mourut prématurément à trente ans. Lorsque *M. de Montfort* revint huit ans plus tard au Saint-



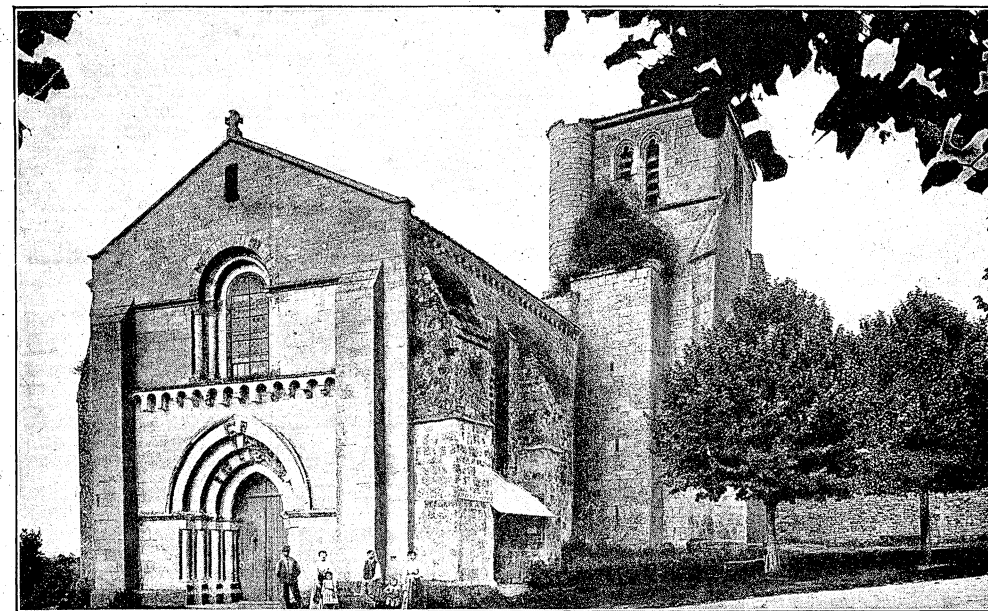
RENÉ MULOT ✠ Disciple et continuateur du Père de Montfort
Supérieur de ses communautés
de 1715 à 1749.

Esprit, il y trouva son successeur, *M. Bouic*, et lui soumit les statuts qu'il avait élaborés pour sa compagnie. Ils signèrent un traité d'alliance. *M. Bouic* et ses confrères s'engagèrent à fournir et à former des recrues. Quatre s'offrirent ; un seul, *M. Vatel*, put accompagner en ses dernières missions l'homme de Dieu ; les autres ne se joignirent qu'après sa mort à son continu-

teur, *M. Mulot*.



M. BOUIC ✠ Supérieur général de la
Congrégation du Saint-Esprit
de 1710 à 1763.



ÉGLISE DE SAINT-POMPAIN (Deux-Sèvres) Le Père de Montfort y dit la messe et y prêcha, l'année qui précéda sa mort. Il y rencontra le continuateur de ses œuvres, *M. Mulot*, qui y remplissait alors les fonctions de vicaire. (Cl. Coissard.)

M. Mulot et les commencements de la Compagnie de Marie.

Celui-ci était un prêtre du diocèse de Luçon, retiré pour soigner sa santé chez son frère, prieur-curé de Saint-Pompain. Le bienheureux l'y rencontra en venant donner la mission, réclama son concours, le prit pour compagnon et pour confident et lui dit en mourant, l'année suivante : « C'est vous qui continuerez mon œuvre, ayez confiance, je prierai pour vous. »

« Ces paroles, a écrit plus tard *M. Mulot*, opérèrent en moi un véritable miracle. » D'un homme timide et maladif elles firent un missionnaire de premier ordre et un organisateur remarquable. Mais l'effet n'en fut pas immédiat. Après la mort de son ami, *M. Mulot* était rentré dans sa retraite à Saint-Pompain, où *M. Vatel* était venu exercer les fonctions de vicaire. Invité

aux Loges et contraint d'y faire à l'improviste la mission, il y éprouva de façon si sensible l'assistance divine qu'il ne douta plus de sa vocation.

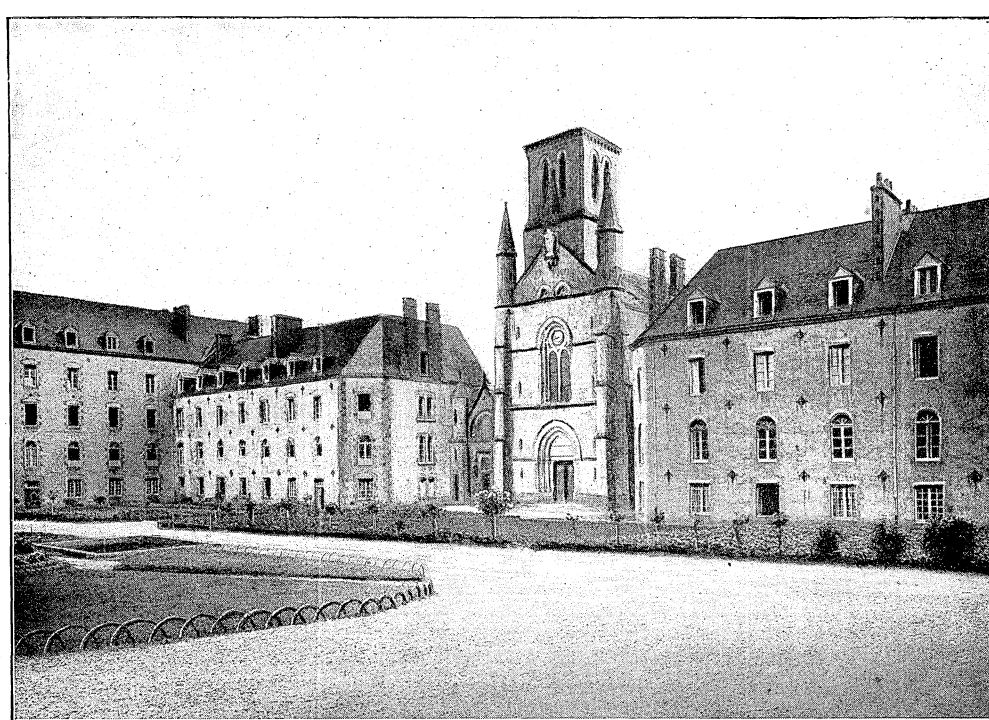
Leur préparation achevée, les recrues promises à Montfort vinrent de Paris le retrouver. Deux curés du diocèse de Poitiers, MM. Toutan et Guillemot, résignèrent leurs cures et se joignirent à eux. Une maison voisine de celle de la Sagesse, qu'on nomma le Saint-Esprit, fut mise, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, à leur disposition. Ils s'y installèrent avec le groupe des frères dont on parlera bientôt.

M. Mulot gouverna pendant vingt-cinq ans avec sagesse et piété la famille entière groupée autour du tombeau du Père. Il prêcha deux cent vingt missions et succomba, comme son maître, en pleine bataille, à Questembert, en 1749.

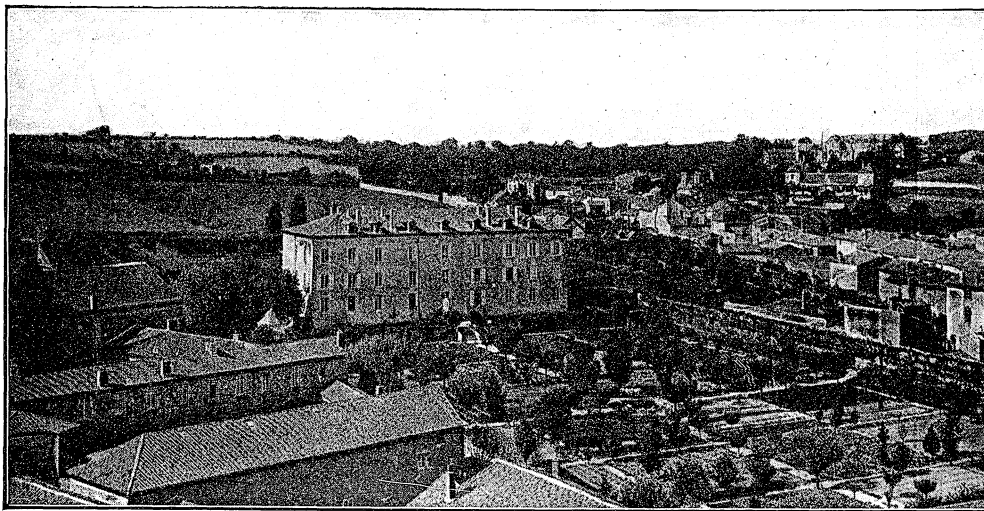
Fidèles continuateurs du saint, évangélistes infatigables de la Vendée et

de l'Anjou, lui, ses disciples et leurs successeurs ont formé la génération de ceux que Napoléon, qui se connaissait en hommes, appelait un jour « les géants ». Les Pères de Marie, toujours actifs et populaires dans l'Ouest, n'ont pas cessé de ressembler au beau portrait qu'a tracé de leurs devanciers l'historien Pierre de la Gorce : « Pauvres, partant peu envieux, accessibles à tous, trop allégés de soins matériels pour craindre aucun voyage, portant en eux la sereine gaieté des humbles, n'ayant souci de rien, sinon de la maison de Dieu. Partout où ils sont, ils prêchent trois ou quatre fois par jour, gesticulant, suppliant, grandiloquents, avec

une sincérité de foi qui sauve tout. De la chaire, tout épuisés d'efforts, ils passent au confessionnal, guettant l'âme la plus pécheresse, la plus délaissée. Entre temps, ils s'appliquent à établir quelques confréries : Confrérie de la Croix, Confrérie de la Bonne Mort, Confrérie de la Charité. Leur suprême ambition est de marquer leur passage par une plantation de calvaire. C'est la cérémonie finale, celle où rayonne leur magnifique humilité. Enfin, ayant achevé de jeter la semence, ils partent, à pied, dénués et bénis, épuisés mais radieux, avec la joie ineffable d'aimer les âmes et de s'en sentir aimés. » (*Histoire religieuse de la Révolution française*, t. II.)



SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE ❖ Ancienne Maison Mère de la Communauté des Frères de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel, devenue, depuis la proscription des Congrégations enseignantes, le pensionnat de Saint-Gabriel. (Cl. Tourte et Petitin.)



SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE ❖ Maison Mère de la Compagnie de Marie.

CHAPITRE IV

APOSTOLAT DES ENFANTS LES ÉCOLES CHARITABLES

La principale occupation de M. Grignon.

M. Grandet, supérieur et historien du Séminaire d'Angers, auteur de notices biographiques sur « Les saints prêtres du XVII^e siècle », esprit curieux, formé à la critique, bien placé dans le cas pour être bien informé, écrivit, six ans après son décès, la vie du serviteur de Dieu et nota en tout premier lieu, au chapitre des « Inventions et moyens dont se servait M. de Montfort pour perpétuer le fruit de ses missions »,

l'établissement des écoles charitables. « La principale occupation de M. Grignon était d'établir, dans le cours de ses missions, des écoles chrétiennes pour les garçons et pour les filles. »

Picot de Clorivière, recteur de Paramé, dont l'œuvre est, il est vrai, plus tardive, mais qui disposait pour l'écrire des Mémoires de M. Blain et de ceux très étendus du P. Besnard, disciple et successeur du P. Mulot, est encore plus formel. « Réfléchissant aux maux que cause l'hérésie, il lui vint à l'esprit que l'établissement des écoles chrétiennes y serait le remède le plus sûr



MGR ÉTIENNE DE CHAMFLOUR ✠
De la Compagnie de Saint-Sulpice,
évêque de La Rochelle, de 1703 à
1724.

et le plus efficace et qu'en donnant aux enfants pauvres de l'un et l'autre sexe une éducation conforme à leur état, il bannirait par degrés de la populace l'oisiveté, l'ignorance et tous les vices qui en sont la

lui l'apôtre des laquais et des petits mendiants, les trois écoles récemment fondées sur la paroisse par Jean-Baptiste de la Salle dont c'étaient les débuts, où les premiers Frères enseignaient gratuitement un millier d'enfants pauvres.



MGR JEAN-CLAUDE DE LA POYPE
DE VERTRIEU ✠ Evêque de Poitiers
de 1702 à 1732.

suite. Plein de l'esprit de son divin maître, il avait toujours aimé tendrement les petits enfants et, soit à la ville, soit à la campagne, il se plaisait à se voir entouré d'une troupe d'enfants à qui il apprenait les éléments de la doctrine chrétienne, et, partout où il faisait la mission, un de ses principaux soins était de pourvoir les paroisses de bons maîtres et de bonnes maîtresses d'écoles, disant que ces écoles étaient la pépinière de l'Église. »

Il avait eu sous les yeux, pendant son séjour à Saint-Sulpice, et avait observé avec un intérêt passionné,

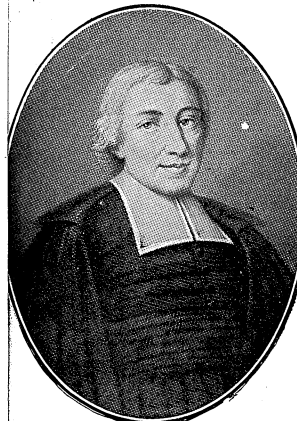


LE BIENHEUREUX ET LES ÉCOLIERS ✠ Le Père
de Montfort rassemble aux abords de Notre-Dame
la Grande, à Poitiers, des écoliers vagabonds.

Le Pape Clément XI lui avait com-

mandé « surtout de s'attacher à bien enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple ». Mais ce n'est qu'à l'école et par l'école que se peut faire solidement et complètement la formation chrétienne de l'enfance.

Les écoles de La Rochelle ne sont pas dans sa vie un épisode détaché, mais l'application d'un système. L'importance de La Rochelle, le chiffre de la population enfantine, le concours de l'évêque et la durée de son séjour



JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE ✠
Fondateur des Frères des Écoles
chrétiennes (1651-1719).

résumé qu'en ont fait Grandet et Clo-ri-vière les règlements qu'il y imposa. Il n'est point pédagogue de profession et s'inspire largement des ordonnances que Mgr de la Poype avait édictées, dès son arrivée à Poitiers, pour les écoles charitables de la ville, et que le prélat avait lui-même empruntées à M. Dé-mia, émule de Jean-Baptiste de la Salle, dont il avait été à Lyon le collaborateur. On y voit déjà réalisées sans fracas les grandes réformes tant prônées depuis et portées au crédit des inventeurs de l'école sans Dieu.

L'école de Montfort est gratuite :

lui permirent d'y donner à l'œuvre chère plus de soin, d'ampleur et de stabilité que nulle part ailleurs.

Règlements et programmes des écoles charitables.

Nous ne connaissons que par le

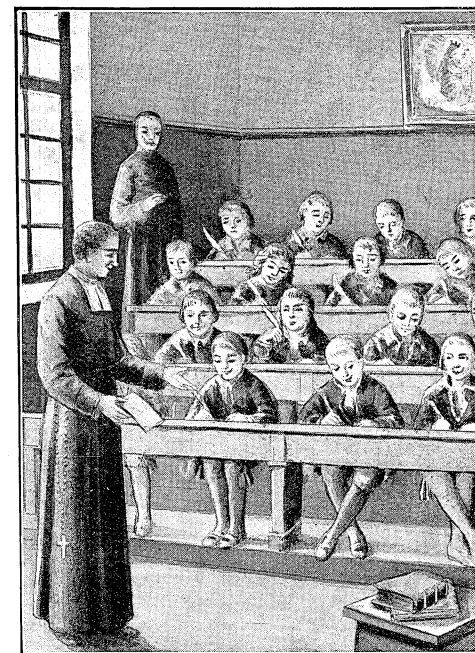
c'est l'école charitable destinée aux enfants des pauvres. « Demander quelque chose, directement ou indirectement, aux enfants ou à leurs parents était un crime capital dans les maîtres pour lequel ils

exclus en cas d'incorrigibilité. » Ainsi restera sans excuse la négligence des parents en matière d'éducation. Il n'en allait pas de même dans les écoles voisines : au traitement déterminé touché par l'instituteur et fourni par les fondations, les subventions royales ou les contributions des habitants, s'ajoutait une rétribution scolaire qui s'élevait à La Rochelle, au cours du XVIII^e siècle, à dix sous par mois pour la lecture et à quinze pour l'écriture.

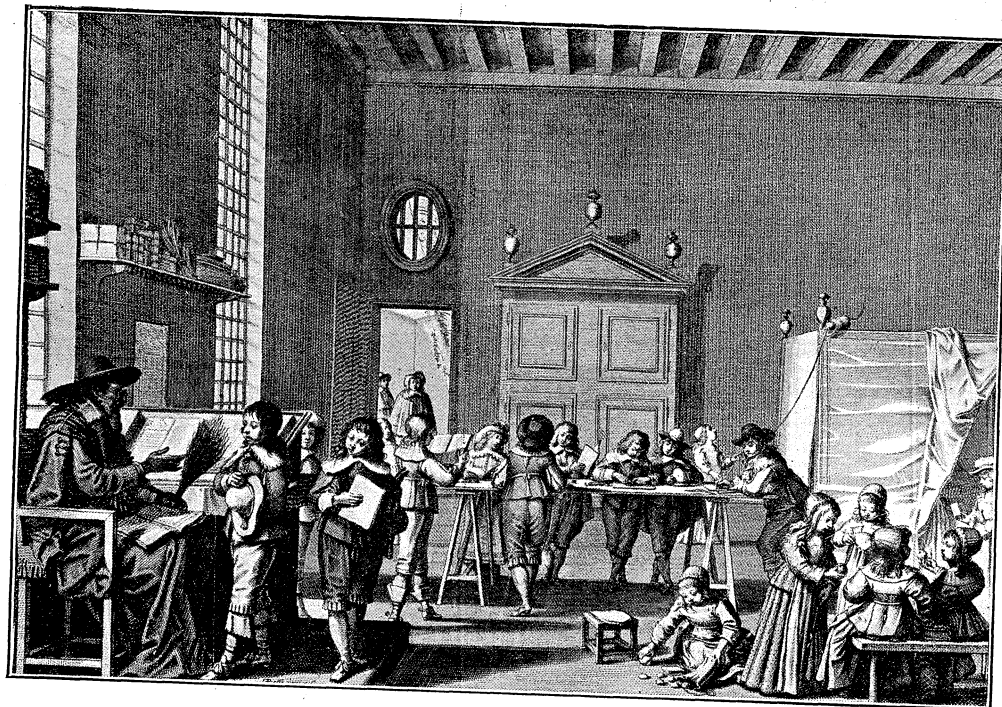
Il n'y avait point alors d'instruction publique : c'était le régime de la liberté d'enseignement encouragée et même à l'occasion sub-



CHARLES DÉMIA ✠ Prêtre, direc-
teur général des écoles à Lyon et
instituteur de celles des pauvres
(1636-1689).



M. DE MONTFORT MAÎTRE D'ÉCOLE ✠ Pendant son
séjour à La Rochelle, M. de Montfort venait tous les
jours aux petites écoles pour styler les maîtres et les
disciples à sa méthode.



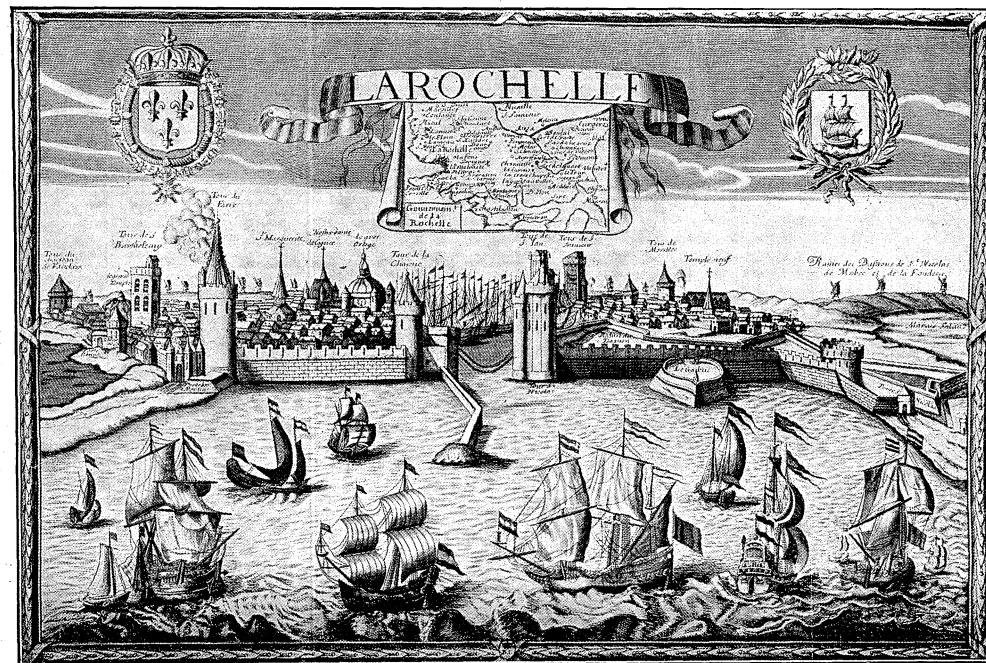
UNE ÉCOLE AU XVII^e SIÈCLE ✦ Dessin d'Edouard Garnier, d'après Abraham Bosse.

ventionnée. Les écoles ne manquaient pas, au moins dans les villes ; mais aucun programme n'était imposé et aucun diplôme exigé. Le saint, quoique plus préoccupé de faire des chrétiens que des savants, veut que ses régents assurent à leurs élèves l'instruction jugée alors suffisante pour leur état, et veille à ce qu'ils sachent lire, bien écrire, compter, et surtout enseigner. Il leur donne des directives remarquables marquées au coin du sens pratique et de l'expérience.

« Le prudent missionnaire entra dans les plus petits détails — aucun n'est négligeable en fait d'éducation — comme si toute sa vie il eût été employé à gouverner des enfants. L'ordre et le silence le plus exact furent prescrits rigoureusement. « Sans l'un et l'autre, disait-il, les écoles mêmes deviendraient pour maîtres et pour enfants occasion de péché »... Il voulut que la longueur

de la classe surpassât un peu la largeur, que la chaire du maître fût placée dans le fond, que vis-à-vis il y eût un banc plus élevé que les autres, qu'il nomma le banc des séraphins ; là devaient être les enfants qui auraient fait leur première communion ou qui seraient plus avancés que les autres. De chaque côté, il devait y avoir quatre autres bancs auxquels il donna le nom des huit autres chœurs angéliques, sur lesquels les enfants seraient placés, chacun à son rang, selon son âge et sa capacité. Les bancs étaient en amphithéâtre afin que le maître pût voir d'un coup d'œil toute la petite troupe et que rien ne s'y passât sans qu'il en eût connaissance. » (Clorivière.)

Grandet observe de son côté : « Tous ceux d'un même banc avaient le même livre et disaient la même leçon tous à la fois, parce que le premier était



LA ROCHELLE AU XVII^e SIÈCLE ✦ C'est à La Rochelle que le P. de Montfort réalise, avec le plus d'ampleur, grâce à la protection de Mgr de Champflour, l'œuvre qui lui est si chère : la formation chrétienne de l'enfant par l'école.

obligé de reprendre le second quand il manquait, le second le troisième, et ainsi de suite. » Or, la méthode de Mgr de la Poype obligeait le maître à diviser son école en plusieurs bandes. « Toute la bande qui doit avoir la même leçon le suit attentivement tout bas. Que si quelqu'un d'eux manquait, le maître ne doit pas reprendre tout d'un coup, mais sonner deux petits coups, afin que le suivant reprenne ; ainsi de même jusqu'à la fin de la bande ; mais si aucun d'eux ne le sait, le maître le demande au premier et lui aide à prononcer. »

N'est-ce pas l'enseignement mutuel, tant vanté chez nous, voilà cent ans, sous le nom de méthode de Lancaster, instituteur anglais à qui on en attribuait l'idée première ? Cette importation anglaise était depuis longtemps pratiquée

dans les petites écoles réglementées par ces prêtres français : le P. de Montfort, Mgr de la Poype, M. Démar.

On y voyait aussi déjà ceux qu'on nomme aujourd'hui *moniteurs* et qu'on appelait alors d'autres noms : « M. Grignon prenait soin de faire nommer des *inspecteurs* qui marquaient les bons et les mauvais points de chacun, et la classe finie, ils les conduisaient tous chez leurs parents. » Les règlements, hélas ! perdus, rédigés par le missionnaire, détaillaient sans doute, à l'exemple de ceux de Mgr de la Poype, les fonctions de ces officiers choisis parmi les plus sages et faisaient mention des *aumôniers* désignés pour vaquer aux œuvres de piété qui se font dans l'école, des *intendants* pour faire ranger les enfants, du *préfet de modestie*, du *portier*, des *sous-maîtres* chargés, en l'absence

du maître, de la surveillance de leurs camarades, des *décursions* qui servaient de chefs de file pour les divers mouvements exécutés dans la classe, et des *majors de quartier* qui conduisaient les autres à la sortie de l'école. »

Montfort présida lui-même à l'exécution de ses règlements. Pendant son séjour à La Rochelle, « il venait tous les jours aux petites écoles pour styler les maîtres et les disciples à sa méthode. La bénédiction que le Seigneur avait coutume de verser sur toutes ses œuvres parut sensiblement dans celle-ci. Toute la ville fut surprise du changement qui se fit par ce moyen dans le peuple. Les enfants constamment occupés et retenus étaient devenus l'édification de ceux dont ils étaient auparavant le fléau. » (Clorivière.)



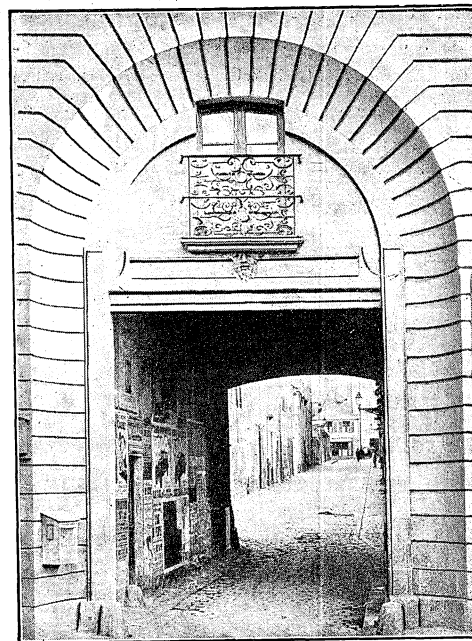
LA SORTIE DE L'ÉCOLE. Dessin d'Edouard Garnier, d'après Abraham Bosse.

Recrutement des maîtres.

Où prenait-il des maîtres et des maîtresses ? Il pourvut excellemment aux écoles des petites filles en y appelant ses Filles de la Sagesse. Et à celles des petits garçons ? Qu'il découvrit et employa quelques chrétiens laïques, gens de piété et de bon renom, pourvus d'une instruction suffisante et désireux de travailler au bien, formés d'ailleurs au préalable à leurs fonctions nouvelles par des maîtres plus entraînés, c'est probable, mais c'est faute de mieux ; il veut pour *maîtres des religieux*.

Il professe depuis longtemps et parle d'expérience « qu'on ne peut rien espérer de bon pour la conduite des maisons de charité des personnes qui, n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de l'obéissance et de la pauvreté, ne peuvent manquer de vouloir agir selon leurs vues particulières et de se proposer à elles-mêmes pour but leur propre bien temporel ». C'est pour cela qu'il a fondé la Congrégation de la Sagesse. Mais les écoles, telles qu'il les comprend et les veut, n'ont pas de moindres exigences que les « maisons de charité » ; les maîtres y auront *uniquement* en vue la gloire de Dieu, le salut des âmes et leur propre sanctification ; ils n'accepteront, directement ou indirectement, ni des enfants, ni des parents, la moindre rétribution ; ils seront

repris s'ils se laissent tenter et *exclus* s'ils récidivent ; ils seront habillés de noir au moins en soutanelle. Ces recommandations, ces prescriptions, ces défenses, ces menaces n'ont de sens que pour des religieux, visant à la perfection et faisant profession de pauvreté et d'obéissance. C'est à des religieuses, à des Sœurs, qu'il a confié l'instruction des petites filles : aura-t-il moins de sollicitude pour les petits garçons ? leurs besoins sont les mêmes et leur éducation requiert des maîtres pareilles garanties et semblable dévouement. Montfort leur donnera des religieux, *des Frères*.



NANTES. Ancien hôpital du Sanitat (1532-1836), où plusieurs Frères du Saint-Esprit, compagnons du Bienheureux, firent la classe aux enfants pauvres. Ce portail, qui date de 1663, et la chapelle devenue un entrepôt sont tout ce qui en subsiste. (Cl. Chapeau.)

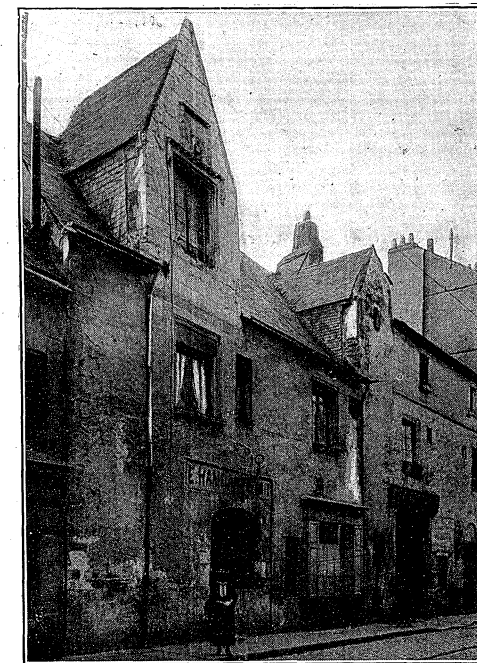
Les Frères du Saint-Esprit.

Ces religieux, il n'a pas à les attendre, à les demander au ciel comme les missionnaires. Ils sont là, sous sa main, « vigoureux, détachés, obéissants, prêts à faire tout ce qui leur sera ordonné ».

Sur la fin de son séjour à Poitiers, en 1705, un jour qu'il confessait dans l'église des Pénitentes, il vit entrer un jeune homme inconnu qui fit sa prière et récita son chapelet. Frappé de sa dévotion, il l'interrogea. L'étranger répondit qu'il était de la paroisse de Bouillé-Loretz, qu'il avait entendu les sermons d'un Père capucin et venait à Poitiers demander son admission au couvent de l'ordre. « Suivez-moi plutôt », proposa le missionnaire. Mathurin Rangeard accepta et ne le quitta plus. Sous le nom de Frère Mathurin,

il prit part à toutes ses missions et « pendant près de quinze ans, déclare Grandet, y a fait le catéchisme, l'école aux enfants et chanté des cantiques avec beaucoup de bénédictions ». Il servait aussi de sacristain, prenait soin du matériel et sonnait la cloche. Il accompagna de même les premiers missionnaires de la Compagnie de Marie et mourut chez eux à Saint-Laurent, honoré de la tonsure, après plus de cinquante années de fidélité et de travail, en 1759.

Il eut plusieurs imitateurs. Dans son testament dicté la veille de sa mort, le bienheureux en nomme six : Jacques et Jean, qui, pas plus que Mathurin, n'ont de vœux et sont libres de s'en aller, et quatre autres, auxquels il réserve « l'usage de ses petits meubles



NANTES : LA COUR CATHUIS. Maison du XV^e siècle qui servit de rendez-vous de chasse aux ducs de Bretagne : une dame de piété de Nantes la donna au Bienheureux qui y fit, avec ses Frères, plusieurs séjours entre deux missions et y établit un hôpital qu'il nomma la Providence. (Cl. Chapeau.)

Je soussigné Louis Marie de Montfort grignon missionnaire de la Compagnie du Saint-Esprit acceptant le présent testament avec ses Frères approuvés Louis Marie de Montfort grignon prêtre missionnaire de la Compagnie du Saint-Esprit

AUTOGRAPHE DU P. DE MONTFORT ✠ Acceptation par le P. de Montfort du testament de Jeanne Cruzéron, veuve de René Goulard, sieur de la Brûlerie, en date du 3 janvier 1716.

et de ses livres de missions » et qu'il appelle tendrement *mes frères* : « Mes quatre Frères unis avec moi dans l'obéissance et la pauvreté ». Il les désigne ensuite individuellement, avec le lieu de leur résidence, « savoir : *Frère Nicolas, de Poitiers ; Frère Philippe, de Nantes ; Frère Louis, de La Rochelle et Frère Gabriel qui est avec moi* ». Il y en avait d'autres. Les historiens parlent d'un Frère Pierre qui, pendant une mission, à Vertou, tomba malade à l'extrémité et à qui le saint commanda de se lever

Je reconnais avoir Reçue de Monseigneur la Somme de cent livres pour le quartier des Frères Philippe et Dominique moi-michel Cléménçon faisant faire ledit billet et ne sachant pas signer j'ai fait signer pour moi marquant seulement dans trois endroits Reconnaissance fait à La Rochelle ce 9^{me} mai 1717 faisant pour moi Cléménçon

QUITTANCE CONSERVÉE AUX ARCHIVES DE LA VILLE DE LA ROCHELLE ET DE LA COMPAGNIE DE MARIE. (Cl. Coissard.)

avant une heure et de venir servir à table : ainsi fut fait. Une quittance de loyer de 1717, reproduite ci-contre, mentionne un Frère Dominique associé au Frère Philippe à La Rochelle, et une lettre de M. Bellier, ce prêtre rennais chez qui fréquentait Louis Grignon au cours de ses années d'études, relate le témoignage d'un Frère Alexis qui résidait en 1719 à Mortagne-sur-Sèvre, paroisse voisine de Saint-Laurent, et semble avoir assisté aux derniers instants du serviteur de Dieu.

Ils sont donc une dizaine, dont quatre au moins ont fait des vœux, alors que les sœurs ne sont que cinq, et les missionnaires deux, l'un et l'autre incertains de leur vocation et libres d'engagement. Dans la première pensée du Père, ils devaient être adjoints aux futurs missionnaires en qualité de frères coadjuteurs, astreints à des observances et à des règles, chargés, au cours et dans l'intervalle des missions, de multiples services d'ordre plutôt matériel. Tandis que les Pères se réserveront aux fonctions plus exclusivement spirituelles de prédicateurs et confesseurs, ils enseigneront le catéchisme et se prêteront à toutes les tâches que l'obéissance leur commandera. Pères et Frères formeront ensemble la *Communauté du Saint-Esprit*. Mais les Pères n'arrivent pas ; à quoi occuper les Frères en les attendant ?

Les Frères maîtres d'école.

Montfort songe naturellement à eux lorsqu'il établit ses écoles de garçons, comme il songe aux sœurs de la Sagesse quand il établit ses écoles de filles. Besnard et Clorivière sont formels : « Il fit choix de quelques jeunes gens qu'il avait sous sa conduite et qu'il commença par former solidement à la piété. Ensuite il leur donna un maître pour apprendre à bien lire et

bien écrire et l'arithmétique. Par là, il les mettait en état d'enseigner eux-mêmes, et l'instruction des garçons devait leur être confiée. » Le missionnaire nomade qu'il était n'avait « sous sa conduite », et n'était en mesure de « former solidement » que les compagnons dévoués qui s'étaient attachés à lui. Il en garde un près de lui pour les catéchismes et les cérémonies : il y en a un ou deux à Nantes ou sur les routes qui font office de procureur ou de commissionnaire. Les autres feront l'école. Un grand savoir n'est pas requis : « Bien lire, bien écrire et l'arithmétique. » Celui qui ne le posséderait pas s'en rendra vite maître avec quelques leçons et un peu de bonne volonté.

Nous connaissons avec certitude le nom des trois premiers maîtres appelés aux écoles de La Rochelle : ce sont trois Frères du Saint-Esprit : *Frère Louis* : le testament le révèle « *Frère Louis de La Rochelle* » ; *Frère Philippe*,

nommé aussi dans le testament, mais à ce moment-là, employé à Nantes, « *Frère Philippe de Nantes* », et qui dut permuter avec Frère Louis quelques mois plus tard puisque, en mai 1717, Louis est à Nantes et Philippe à La Rochelle ; enfin, *Frère Dominique*.



LE FRÈRE AUGUSTIN ✠ Premier Frère Supérieur général, 1842-1862, des Frères de l'Instruction chrétienne du Saint-Esprit.



LE FRÈRE MATHURIN ✠ Premier Frère enseignant du Saint-Esprit. (Tableau conservé au presbytère de Bouillé-Loretz, son pays natal.)

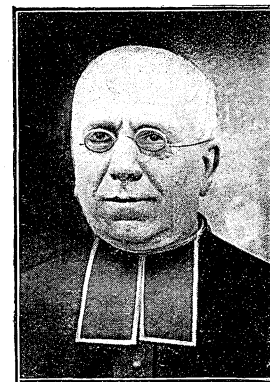
Ces deux derniers sont désignés dans la quittance de loyer reproduite ci-dessus, délivrée en 1717 par le sieur Cléménçon, marchand drapier, propriétaire de la maison d'école.

On sait par une autre pièce que cette maison Cléménçon, où tenaient quartier ces deux frères, et pour laquelle ils payaient loyer, était celle-là même « que le seigneur évêque avait fait occuper pour y tenir et exercer les écoles charitables pour la jeunesse depuis plusieurs années » et par M. des Bastières que le P. de Montfort y logeait

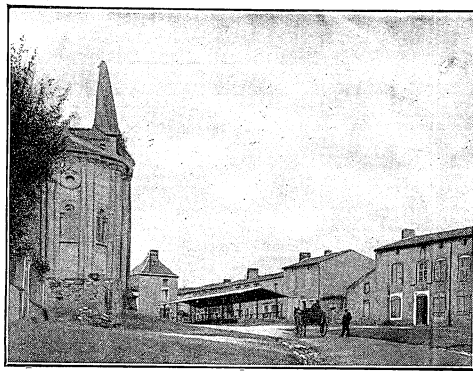
pendant ses séjours à La Rochelle. C'est encore d'elle qu'il est fait mention dans le testament du saint : « La maison de La Rochelle retournera à ses héritiers naturels et ne restera point à la Communauté du Saint-Esprit. »

Il y avait donc à La Rochelle, en 1717, des Frères du Saint-Esprit ; ils y faisaient l'école et il ne s'y trouvait à cette date aucun autre frère enseignant.

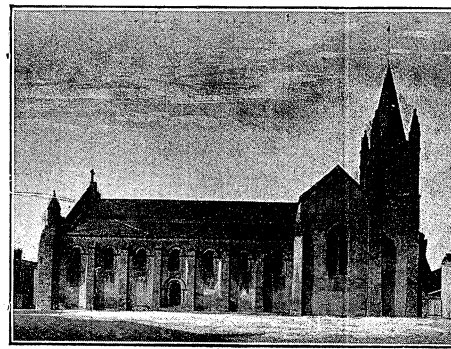
Le missionnaire leur donna pour directeur un prêtre, qui eut charge de veiller sur leur conduite, de dire chaque matin la messe pour les écoliers et de les confesser tous les mois, M. de Tello. Il fut remplacé plus tard par M. du Camp, puis par le P. Balgue.



LE TRÈS CHER FRÈRE SÉBASTIEN ✠ Actuellement Supérieur général des Frères de Saint-Gabriel.



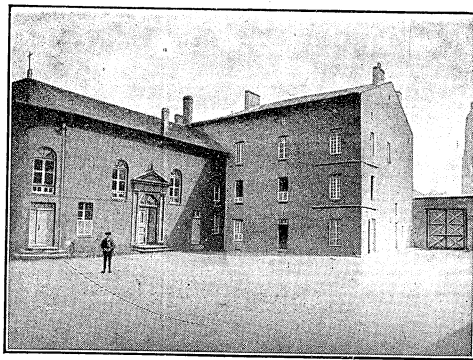
HALLES DE VOUVANT AU CHEVET DE L'ÉGLISE. ✱ Elles étaient autrefois murées et fermées ; la tradition locale rapporte que les premiers Frères du Saint-Esprit y firent l'école. (Cl. Coissard.)



MORTAGNE-SUR-SÈVRE : L'ÉGLISE (XII^e-XV^e SIÈCLES). ✱ Une école charitable y fut fondée en 1712, et le Frère Alexis y résidait en 1719.

Autres écoles confiées par Montfort à ses Frères.

Les écoles de La Rochelle ne furent pas les seules auxquelles Montfort appliqua ses frères ; il en avait établi d'autres, stables ou intermittentes, et les y employa. Que faisaient à Poitiers, en 1716, Frère Nicolas ; à Nantes, en 1717, Frère Louis ; à Mortagne, en 1719, Frère Alexis ? L'école. A Poitiers, l'école de l'hôpital fondée ou rétablie par le bienheureux fonctionnait toujours. A Nantes, l'hôpital du Sanitat où se rendit Frère Louis en quittant La Rochelle était pourvu d'une école pour laquelle furent engagés, conjointement avec Frère Louis, en novembre 1720, Frère Pierre, puis au départ de celui-ci en mai 1725 « Frère Jacques élève de feu M. de Montfort, prêtre missionnaire ». A Mortagne, une école venait d'être



LA MAISON SUPLOT, A SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE. ✱ Acquisée par M. Deshayes, en 1835, pour y loger les Frères de classe et placée sous le vocable de Saint-Gabriel, son patron. (Cl. Coissard.)

ouverte par les soins d'un chanoine de La Rochelle, M. de Hillerin, grand admirateur du missionnaire et de ses frères. Les paroissiens de Saint-Laurent en réclamèrent aussi une dès 1715. Ils obtinrent pour la diriger le Frère Mathurin, puis le Frère Jacques, ensuite le Frère Jozeau, dont les chroniques paroissiales et les mémoires de Saint-Florence, l'une des premières religieuses de la Sagesse, ont conservé les noms. Le bienheureux, dans son testament, énumère enfin parmi les immeubles peu nombreux et de peu de

valeur qui restèrent à la Communauté du Saint-Esprit « une petite maison à Vouvant donnée par une bonne femme, et condition que, si la cuisine des missionnaires ». La défense n'y a pas moyen de bâtir, on y entre tiendra des frères de la Communauté du Saint-Esprit pour faire l'école charitable ». La phrase exprime clairement qu'il employait

sonniers ses frères à l'enseignement et on montre à Vouvant l'emplacement des halles où la tradition locale affirme expressément que fut tenue la première école de garçons.

Si, dans les premiers règlements élaborés pour ses communautés, il est dit simplement que « les frères auront soin du temporel et se tiendront prêts à faire tout ce qu'on leur ordonnera », c'est que les écoles n'existaient pas encore.

Mais elles sont l'un des services — et le principal — auxquels l'obéissance les appelle plus tard. Grandet note, en 1724, que « le nombre des missionnaires est présentement de cinq, sans compter les quatre frères coadjuteurs dont parle M. de Montfort dans son testament, et qui, ayant fait

vœu de pauvreté et d'obéissance, les suivent partout et sont appliqués à faire le catéchisme, l'école et la cuisine des missionnaires ». La défense faite à la Compagnie de Marie de se charger d'écoliers regarde les seuls missionnaires ou se rapporte exclusivement aux écoliers pensionnaires.

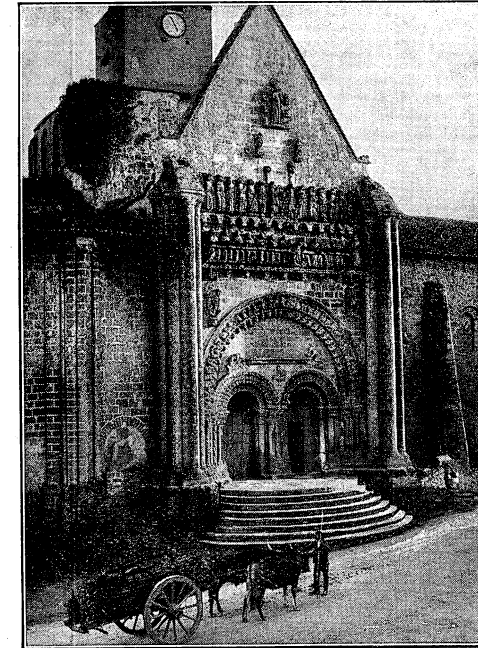
La sœur Saint-Florence, assistante de sœur Marie-Louise de Jésus, écrit vers le même temps dans ses mémoires que la maison des Frères du Saint-Esprit à Saint-Laurent était fondée pour les écoles charitables et le soulagement des pauvres malades. Le Père Quérard, de la

Compagnie de Marie, n'est pas moins affirmatif au tome IV de sa longue biographie du P. de Montfort : « C'est en 1714, en instituant ses frères de la Communauté du Saint-Esprit pour diriger les écoles charitables de garçons, que le pieux fondateur dut rédiger leurs

Règles... comme il rédigea celles des sœurs de la Sagesse plus tard au moment qu'il les établit dans les mêmes fonctions pour les écoles charitables de petites filles. »

Les Pères devenant plus nombreux et les missions se multipliant plus rapidement que les vocations de frères, les services matériels firent délaisser l'enseignement. Toutes les écoles ne furent pourtant pas abandonnées. Des frères du Saint-Esprit dont la liste est connue assurèrent sans interruption à Saint-Laurent-sur-Sèvre le service des classes jusqu'à la Révolution.

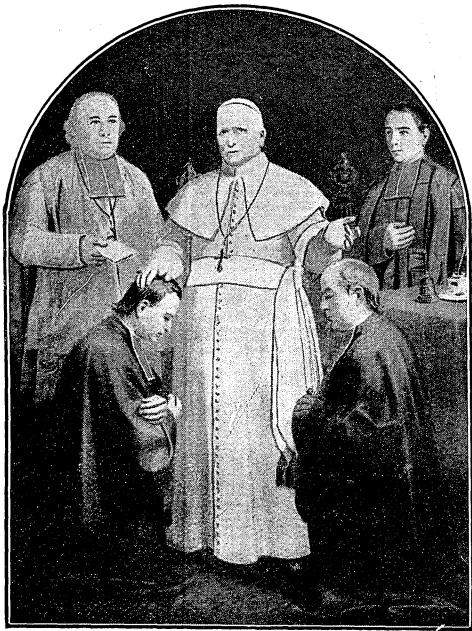
Il y eut donc constamment, au sein de la Communauté du Saint-Esprit, un groupe de frères enseignants remontant au P. de Montfort. Mais ils n'avaient pas une existence autonome : le saint n'eut pas la pensée, le temps ou les moyens de la leur assurer : la mort l'arrêta en pleine course et l'empêcha de réaliser bien des projets. Nul ne conteste que, pendant plus d'un siècle, Saint-Laurent ne compta qu'une communauté d'hommes.



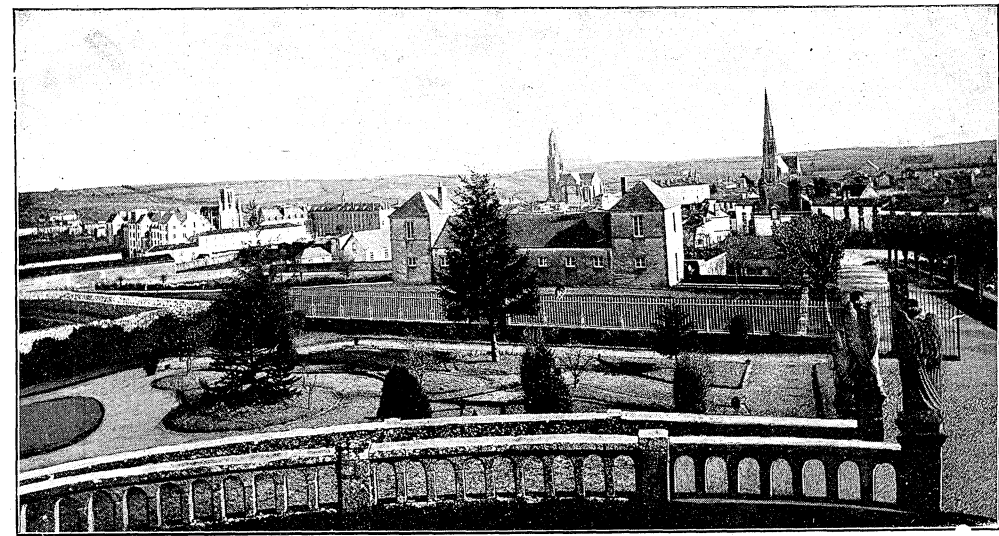
VOUVANT, PRÈS FONTENAY-LE-COMTE. ✱ Le Père de Montfort y donna la mission en 1715 et accepta d'y entretenir des Frères du Saint-Esprit pour y faire l'école charitable. Le portail de l'église, XII^e-XV^e siècles, est des plus remarquables : les deux rangées de sculptures au-dessus du tympan représentent la Cène et l'Ascension. (Cl. J. Robuchon.)

Les *Frères de l'Instruction Chrétienne du Saint-Esprit*, dont le nom fut changé depuis en celui de *Frères de Saint-Gabriel*, commencèrent d'exister en communauté distincte après la mort et de par l'autorité de M. Deshayes, septième successeur de Montfort à la tête de ses communautés : Saint-Esprit et Sagesse. « Cette société nouvelle n'était point une branche arrachée de l'arbre

par la violence de la tempête, mais une tige délicate plantée auprès du tronc d'où elle avait tiré sa sève et sa vie : c'était un nouvel essaim qui sortait de la ruche trop étroite pour le contenir. » (R. P. Fonteneau, Assistant de la Compagnie de Marie.) Elle ne cesse pas pour autant d'appartenir à la famille, d'être une fondation du P. de Montfort, sans lequel elle ne serait pas



BÉNÉDICTION DES SUPÉRIEURS DE SAINT-GABRIEL
✠ Le Frère Eugène-Marie, supérieur général des Frères de Saint-Gabriel, et son assistant, présentés à S. S. Pie IX par l'évêque de Luçon, en 1864, et inclinés sous la bénédiction du Pontife.



SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE, « LA VILLE SAINTES DE LA VENDÉE » ✠ Vue prise du Calvaire : au centre, la Basilique où est vénéré le tombeau du saint ; à droite, la Sagesse ; à gauche, Saint-Gabriel. (Cl. Coissard.)

CHAPITRE V

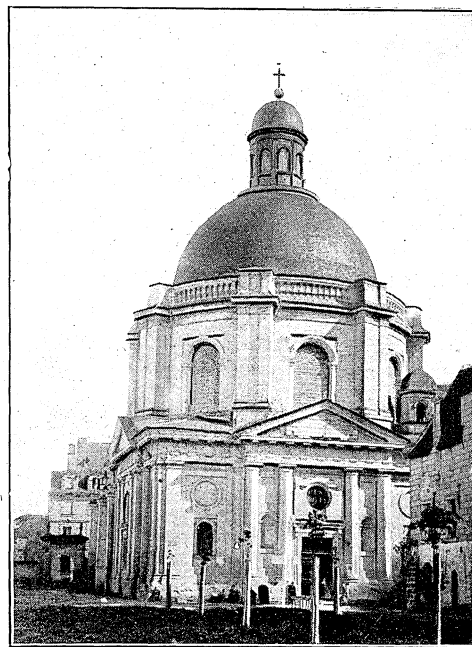
MORT ET TRIOMPHE DE L'APOTRE

Les derniers jours.

Au printemps de 1716, le missionnaire se rendit à Saint-Laurent-sur-Sèvre, pauvre village au bord de la rivière, entouré de vertes prairies et dominé de tous côtés par des mamelons pierreux. Il avait à peine quarante-quatre ans, mais le travail, les austérités et surtout la flamme intérieure qui le consumait l'avaient usé avant le temps. Il se mit néanmoins à l'œuvre et la bénédiction divine féconda extraordinairement son labeur. L'affluence et la piété des fidèles, la rapide formation des deux confréries des Pénitents et des Vierges qu'il constituait partout où il passait, tout annonçait un profond ébranlement des cœurs.

Mais le succès même alourdissait la tâche sous laquelle il succombait. La visite de l'évêque de La Rochelle, en tournée dans le voisinage, l'acheva : il prépara une réception grandiose, présida aux décorations de l'église, exerça des cantiques, organisa une longue procession à la rencontre du prélat, mais rentra à l'église tremblant de fièvre. Une pleurésie s'était déclarée. On ne put l'empêcher de remonter en chaire ; il prêcha sur la douceur de Jésus et ce dernier sermon tira des larmes de tous les yeux. Il lui fallut s'aliter en descendant de chaire. Son mal ne cessa d'empirer. Il accepta, non sans résistance, un matelas peu épais.

Le 27 avril, il dicta son testament et fit à son entourage ses recommanda-



NOTRE-DAME DES ARDILLIERS, MONUMENT DU XVII^e SIÈCLE ✠ Lieu de pèlerinage célèbre, aux portes de Saumur, desservi par les Pères de l'Oratoire. Le Père de Montfort s'y rendit à pied de Saint-Pompain, quelques semaines avant sa mort, en compagnie de M. Mulot et de trente-trois paroissiens fervents, afin d'obtenir de sa bonne Mère des vocations pour sa Compagnie de missionnaires. (Cl. J. Le Roch.)

tions suprêmes. Il entonna un de ses cantiques :

*Allons, mes chers amis,
Allons en paradis !
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux.*

On le vit se dresser, défier un ennemi invisible : « C'est en vain que tu m'attaques : je suis toujours entre Jésus et Marie. J'ai atteint le terme de ma carrière. Je ne pécherai plus. » La joie du triomphe éclaira ses traits et bientôt il entra dans la gloire des élus.

Son corps fut exposé dans l'église de Saint-Laurent. Dix mille personnes, venues de tout le pays environnant, défilèrent durant des heures devant ses

restes, avides de le revoir et de lui faire toucher crucifix, chapelets et médailles. On dut organiser une garde vigilante pour les empêcher de couper ses cheveux et de déchirer ses pauvres vêtements.

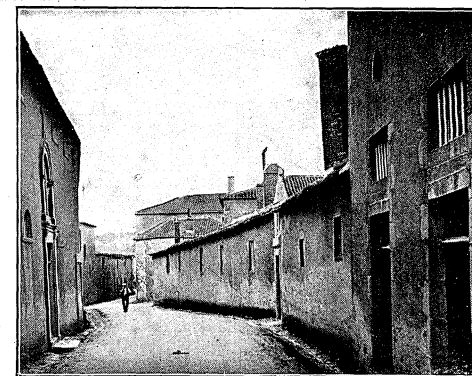
Sa tombe fut creusée dans l'église. On y grava une épitaphe en langue latine de son ami le chanoine Blain : « Passant, que vois-tu ? Un flambeau éteint, un homme consumé par le feu de la charité qui se fit tout à tous, *Louis-Marie Grignon de Montfort*. Si tu demandes quelle fut sa vie ? aucune ne fut plus innocente ; son zèle ? aucun ne fut plus ardent ; sa pénitence ? aucune ne fut plus austère ; sa dévotion envers Marie ? personne ne ressembla mieux à saint Bernard. Prêtre de Jésus-Christ, il retraça Jésus-Christ par sa vie ; partout il le prêcha par sa parole ; infatigable, il ne s'arrêta que dans la tombe. Il fut le père des pauvres, le protecteur des orphelins ; il réconcilia les pécheurs ; sa mort glorieuse ressembla à sa vie. Comme



LA VIEILLE ÉGLISE DE SAINT-LAURENT-SUR-SEVRE ✠ C'est dans cette église que le Bienheureux donna son dernier sermon et que son corps fut déposé.

il avait vécu, il cessa de vivre ; mûr pour Dieu, il s'envola au ciel, le 28 avril 1716, âgé de 43 ans. »

Cette tombe, qu'abrite aujourd'hui une basilique monumentale, malheureusement encore, mais pour peu de temps, inachevée, n'a pas cessé d'attirer les foules. Les prélats mieux informés revinrent vite de leurs préventions et se joignirent au mouvement qui entraînait les fidèles vers ces restes vénérés. Ce n'est pas seulement l'évêque de La Rochelle dont la protection ne lui fit jamais défaut qui le proclame « le meilleur prêtre de son diocèse », et « un grand saint devant Dieu » ; mais l'évêque de Nantes, le même qui interdisait, la veille du jour fixé, la bénédiction de la Croix de Pontchâteau, certifie, dès 1713, que, pendant les deux ans qu'il a évangélisé son diocèse, « M. Grignon de Montfort a mérité tout éloge par sa vie, ses mœurs, sa doctrine, son humilité, sa piété », et l'évêque de Poitiers, qui lui a tenu pourtant longtemps fermées les portes de son diocèse, se porte garant des



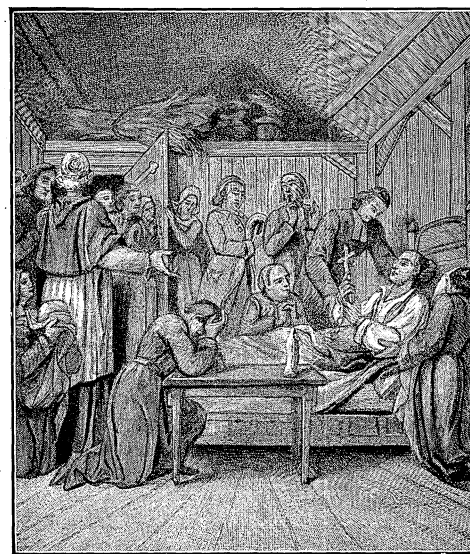
LA MAISON OU EST MORT LE BIENHEUREUX ✠ Elle sert aujourd'hui de parloir à la communauté de la Sagesse et la chambre mortuaire est convertie en chapelle.

exemples admirables de pénitence, d'oraison, de zèle et de charité qu'il y a donnés pendant plusieurs années, et tient à signaler lui-même à M. Grandet, en 1723, la guérison de deux malades de l'hôpital de Poitiers « par le moyen de l'eau où a trempé du linge de ce serviteur de Dieu, laquelle j'envoyai pour la leur faire prendre. Dieu soit béni qui manifeste combien ce serviteur de sa divine Majesté lui a été agréable pendant sa vie et l'est encore après sa mort. »

Les faits merveilleux abondent à Saint-Laurent, mais aussi dans les paroisses sanctifiées par le passage du saint ; ses premiers biographes : Blain et Grandet, en relatent plusieurs ; ceux qui viennent ensuite et enquêtent sur place : Besnard, Clorivière, Quérard, en racontent davantage encore.

Le plus grand miracle.

Le plus grand, c'est assurément la survivance et l'épanouissement des communautés à peine ébauchées de son vivant, désesparées par son décès et vouées, semblait-il, à une disparition prochaine.



LA MORT DU BIENHEUREUX ✠ D'après le vitrail de Claudius Lavergne dans la chapelle de la Sagesse.



SCÈNE DE LA GUERRE DE VENDÉE : MESSE DANS LES BOIS. Estampe de la Bibliothèque nationale : peinture de Lucien de Latouche, gravure de Jazet.

Mais il les sert mieux dans la mort que dans la vie : elles subsistent ou revivent, s'accroissent, s'étendent : les recrues ne tarissent pas et les fondations au dehors se multiplient. Soudain éclate la Révolution : lorsqu'après avoir ébranlé le trône, elle s'attaque à l'autel, vote la Constitution civile — schismatique — du clergé et entreprend de chasser les prêtres fidèles, la Vendée tout entière, la Vendée militaire, c'est-à-dire exactement le pays évangélisé, rechristianisé par Montfort et par ses fils, la Vendée, toute seule, dans l'inertie et l'épouvante générales, se lève, prend les armes pour conserver la religion et les bons prêtres, tient longtemps en échec les armées de Paris, puis, privée de matériel, écrasée sous le nombre, se laisse stoïquement ravager, brûler, massacrer. Mais son

a été peut-être le principal motif qui fit conclure le Concordat et rendre aux consciences catholiques la paix et la liberté.

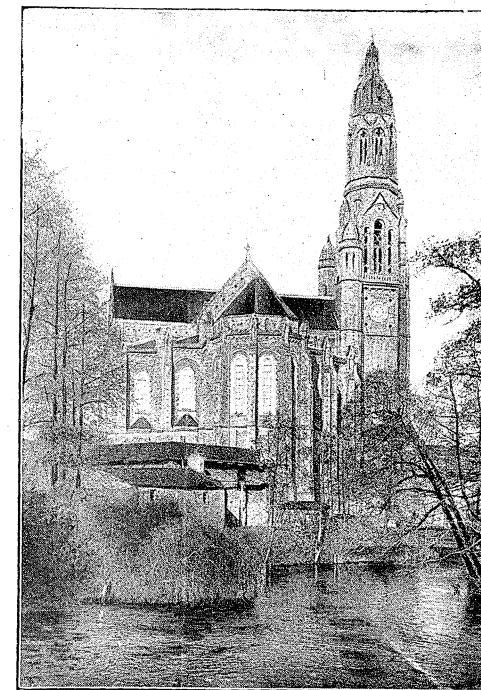
Les communautés de Montfort : Pères, Sœurs et Frères, fournirent leur lot de martyrs : trois missionnaires, neuf religieuses, six frères (tout juste les deux tiers de l'effectif total) furent mis à mort en divers lieux, les autres emprisonnés ou molestés : on n'a signalé aucune défection.

La tourmente passée, les survivants épuisés et vieillis rentrèrent dans leurs maisons saccagées et se remirent à l'ouvrage. Dès 1805, l'école des garçons de Saint-Laurent fut rouverte et confiée au Frère Élie. Mais la population vendéenne est ruinée et bien plus que décimée, le clergé réduit à quelques vieillards, l'empire centralisateur s'établit en France : les levées de soldats se

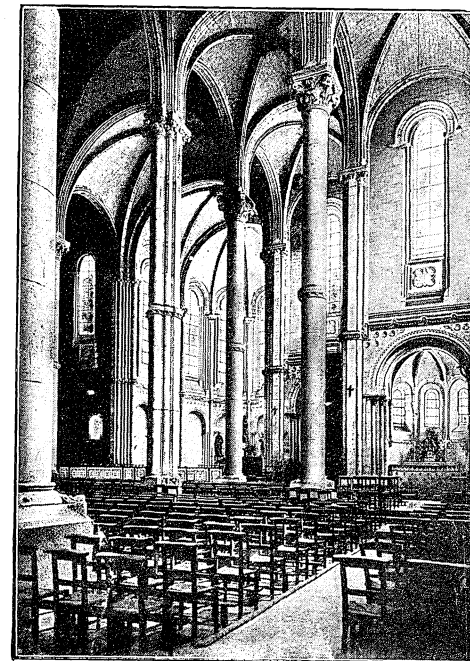
succèdent ; les circonstances ne se prêtent guère à la reconstitution des communautés, au moins des communautés d'hommes : celle du Saint-Esprit comptait tout juste en 1820 sept pères et quatre frères : personne, depuis trente ans, n'y avait prononcé de vœux : sa fin semblait imminente.

M. Deshayes, curé d'Auray.

Or, il y avait en ce temps-là, à Auray, en Bretagne, un curé extraordinaire, *Gabriel Deshayes*. Il gouvernait sa paroisse depuis plus de quinze ans : c'était l'homme puissant en œuvres dont parle l'Écriture. Il avait trouvé, comme tant d'autres de cette région, une paroisse en ruines ; non content d'en reconstituer toutes les œuvres, il avait ouvert dans la ville et dans le voisinage deux maisons de retraites séculières,



CHEVET DE LA NOUVELLE ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE. L'église abrite les tombeaux du Père de Montfort et de Sœur Marie-Louise de Jésus. (Cl. J. Biton.)



ÉGLISE DE SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE.

acquis la Chartreuse d'Auray, érigé aux victimes de Quiberon le monument qu'on y admire et fondé deux congrégations florissantes : l'une de frères, en collaboration avec le vénérable Jean-Marie de Lamennais : les *Frères de l'Instruction Chrétienne*, transportés depuis à Ploërmel ; l'autre de sœurs : les *Sœurs de l'Instruction Chrétienne*, de Beignon, puis de *Saint-Gildas-des-Bois*. Il avait cinquante-trois ans, mais ni les labeurs, ni les années n'avaient altéré sa vigueur. Le vieillard proche de sa fin qui dirigeait alors à Saint-Laurent les œuvres agonisantes du Saint-Esprit, le P. Duchesne eut l'inspiration de les remettre entre ses mains puissantes. Il le décida à résigner sa cure et à quitter la Bretagne pour entreprendre en Vendée le relèvement des communautés montfortaines.

M. Deshayes y donna les vingt années qui lui restaient à vivre : il ne lui suffit pas de rétablir, il accrut. A sa mort une troisième communauté prospérait à côté de la Sagesse et du Saint-Esprit.

La troisième communauté montfortaine.

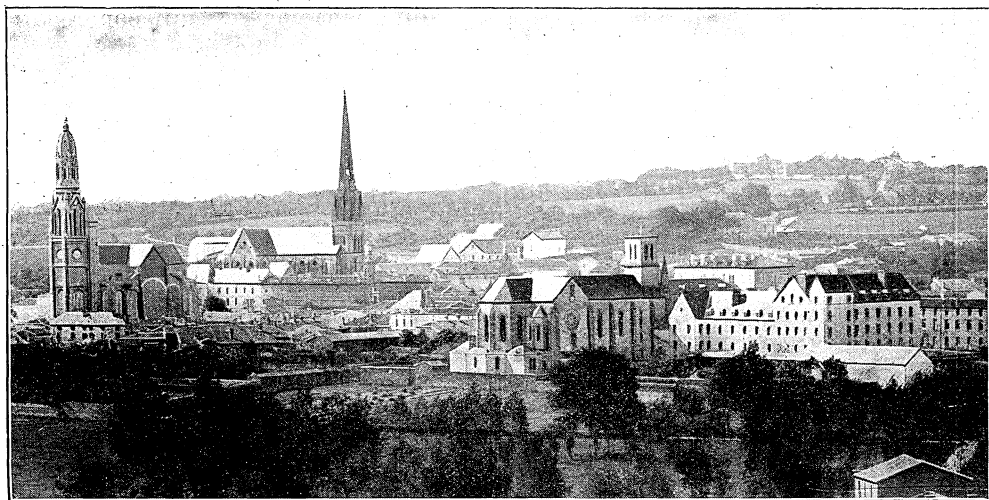
C'était le groupe des frères enseignants du P. de Montfort renforcé, détaché, pourvu d'une existence autonome. Le cofondateur en Bretagne d'une communauté enseignante, devenu supérieur de la Communauté du Saint-Esprit, avait donné à ce groupe une attention spéciale. Il professait que, dans l'entreprise de restauration qui s'imposait après la tempête, l'œuvre d'éducation de l'enfance devait passer



GABRIEL DESHAYES (1767-1841) ✠ Restaurateur des œuvres du Père de Montfort, après la tourmente révolutionnaire.

avant tout. Les ouvriers qu'il trouve sur place ne sont plus en nombre : il leur amène des renforts. Il y a en Bretagne des jeunes gens qui se préparent sous sa direction à leur tâche d'éducateurs et ne se consolent pas de l'avoir perdu : il leur fait appel ; d'autres qui ne l'ont pas connu se joignent à eux. Dix bretons, dont six seulement se fixeront en Vendée, viennent ainsi se réunir aux quelques frères survivants du

Saint-Esprit, logent avec eux, dans leur maison, adoptent mêmes pratiques et mêmes règles, font avec eux bourse commune, assistent ensemble aux mêmes exercices, prennent leur part du travail manuel, sauf un temps très limité donné chaque jour à l'étude. Les Filles de la Sagesse les considèrent aussitôt comme de leur famille, au même titre que les

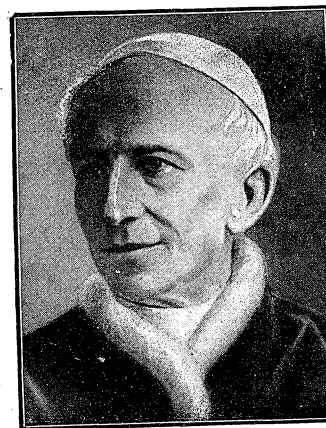


SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE ✠ Les trois Maisons-Mères des trois communautés montfortaines. (Cl. Coissard.)

autres, et leur rendent, dans les mêmes conditions, les mêmes services. Des recrues enfin rencontrées en Vendée portent en quelques mois le nombre des frères à quarante.

Le P. Deshayes soumit tous ces postulants à la discipline scolaire afin de jnger de leurs aptitudes ; expérience faite, il appliqua particulièrement à l'étude ceux qui furent trouvés aptes à la fonction d'instituteur, d'où les deux catégories : *Frères de classe* et *Frères de travail*, qu'on s'habitua dès lors à distinguer. Mais les uns et les autres, inscrits au même registre, astreints à la même règle, vivant sous le même toit, furent revêtus du même costume et prononcèrent le même jour les mêmes vœux : tous formaient une même famille sous un même gouvernement.

Dès le mois de novembre 1822, il fut possible de prendre deux écoles, et cinq autres l'année suivante. Cette extension du ministère d'enseignement et l'exigence par l'Université du brevet de capacité pour tous les directeurs d'école obligèrent d'assurer aux futurs maîtres une formation spéciale, dans un cadre et sous une règle mieux appropriés. Au reste, la maison du Saint-Esprit était devenue trop étroite. On en acquit une autre en 1835 et on la mit sous le vocable de saint Gabriel, patron du P. Deshayes. La plupart des frères de classe — non pas tous —

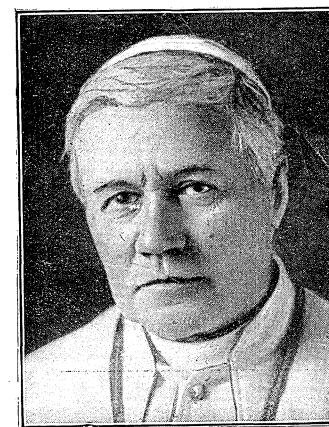


LÉON XIII (1878-1903) ✠ Le Pape de la béatification : 22 janvier 1888.

faisaient toujours qu'une famille.

Mais les *Frères de l'Instruction Chrétienne du Saint-Esprit* — ainsi s'appelaient jusqu'en 1855 les Frères de Saint-Gabriel — suivaient un règlement spécial adapté aux exigences de leur mission spéciale : ils avaient un directeur et un maître des novices choisis parmi eux et pour eux. Néanmoins, « le supérieur des missionnaires devait être toujours le supérieur des frères de l'Instruction comme des autres ». Que faut-il de plus pour établir l'unité de la famille et son identité avec celle du P. de Montfort ?

Ce n'est qu'après la mort du restaurateur qu'une nouvelle rédaction de la règle, élaborée sous son autorité et sanctionnée par lui, non sans hésitation, détermina qu'à l'avenir les frères de l'Instruction auraient un supérieur distinct, élu par eux et parmi eux. Fût-ce simple concession accordée aux instances du Frère Augustin, le futur



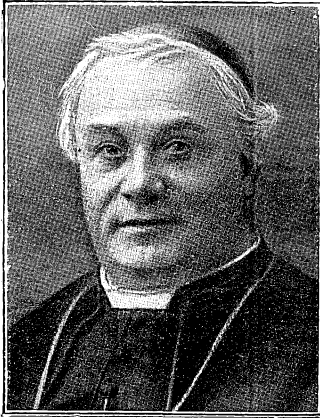
PIE X (1903-1914) ✠ L'approbateur des Constitutions des Frères de Saint-Gabriel : 19 février 1910.

périeur, sujet remarquable, saint religieux, mais très personnel dans ses vues et impatient pour son groupe d'indépendance ? Fût-ce la même sollicitude d'un esprit clairvoyant, qui se rendait compte des exigences très spéciales d'une œuvre d'enseignement et doutait d'en remettre à des destinées à des hommes armés à d'autres tâches occupés d'autres soucis ? Toujours est-il qu'à partir de ce moment l'élément s'est constituée

Saint-Laurent, par l'autorité du supérieur du Saint-Esprit, légitime successeur de Montfort, une famille séparée, mais issue, comme les autres, du saint missionnaire.

Que le Frère Augustin, breton d'origine, transplanté tardivement en Vendée, influencé par son attachement et sa reconnaissance envers son protecteur, obligé de défendre ou de réserver l'autonomie conférée ou conquise, ait parlé, écrit, agi, comme il méconnaissait la lointaine origine de sa communauté et se refusait à la faire remonter plus haut que M. Deshayes, la chose est explicable, ce témoignage partiel et contredit ne saurait révaloir contre la vérité attestée sans ambiguës par le plus grand nombre des disciples immédiats du restaurateur : pères et frères.

L'un des mieux informés, M. Dalin, qui fut son



LE CARDINAL LUÇON, ARCHEVÊQUE DE REIMS. Ancien élève des Frères de Saint-Gabriel qu'il a toujours considérés « comme les enfants spirituels du Père de Montfort, leur premier fondateur »

successeur, écrit sous ses yeux, en 1839 : « La société des Frères du Saint-Esprit était menacée d'une ruine complète et prochaine. M. Deshayes, supérieur actuel du Saint-Esprit et de la Sagesse, entrant dans l'esprit et les vues de Montfort, la releva bientôt, et la développa au point qu'il devint nécessaire de partager les occupations afin que chacun pût s'appliquer avec plus de fruit à son œuvre spéciale. Il se forma en conséquence

une société particulière des frères consacrés à l'instruction chrétienne des enfants, tandis que les autres, conservant leur nom de frères du Saint-Esprit, conservèrent aussi le reste des attributions primitives de leur institut. » Si le même M. Dalin et plusieurs contemporains donnent à M. Deshayes le titre de fondateur, on voit dans quel sens restreint il faut prendre ce mot : qui relève, développe, partage et dédouble l'œuvre d'autrui n'en saurait être premier, principal, vrai fondateur.

Un acte solennel rendu par la Congrégation des Religieux, le 19 février 1910, tenant compte « de la stabilité morale que lui ont procurée environ deux siècles d'existence au milieu de difficultés de tout genre », a donné « louange et approbation apostolique », à l'Institut des « Frères de l'Instruc-

tion chrétienne de Saint-Gabriel, autrefois dits du Saint-Esprit... qui ont pour père et qui invoquent le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort ».

Vers

la canonisation.

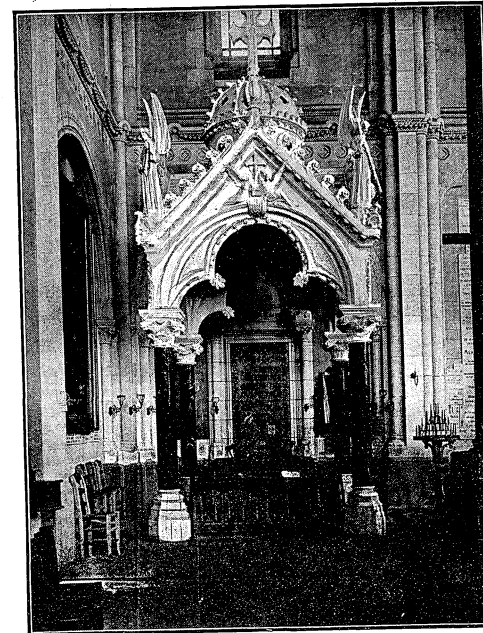
La vénération populaire, le grand nombre de faits merveilleux portés à son crédit, la durée et l'extraordinaire fécondité de ses trois œuvres recommandaient le serviteur de Dieu aux honneurs de la canonisation. L'évêque de Luçon réclama et obtint, dès 1838, l'introduction de sa cause. Trente ans plus tard était rendu le décret relatif à l'héroïcité des vertus et, en 1886, déclarés recevables les miracles présentés pour satisfaire aux exigences du promoteur de la foi. Le 22 janvier 1888, Louis-Marie Grignon de Montfort était proclamé Bienheureux et sa fête fixée au 28 avril.

Depuis, son culte n'a fait que croître. La persécution qui s'est, une fois de plus, acharnée à détruire son œuvre l'a trouvée inébranlable. Les Filles de la Sagesse ont dû, pour conserver la licence de se dépenser au service des malades, fermer toutes leurs écoles sur le territoire français, elles se dédom-

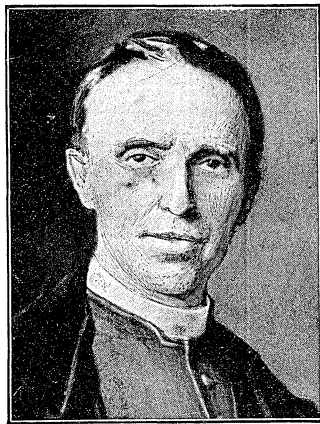
agent en les multipliant au loin. Les Pères de Marie ont fondé des missions florissantes dans la Hollande, l'Islande, les deux Amériques, en Afrique, mais demeurent les gardiens fidèles de la

paroisse et du tombeau. Les Frères de Saint-Gabriel ont dû reprendre l'habit séculier ou quitter leurs classes et les établissements où ils se dévouaient à l'instruction des sourds-muets. Ils en ont ouvert d'autres pour les enfants de Belgique, d'Italie, d'Espagne, du Canada, des Indes, du Siam, de l'Abysinie, du Congo, de Madagascar et d'ailleurs. Quand ceux de France reverront-ils les « chers Frères » avec leur soutane de gros drap et leur rabat bleu ?

Une consolation pour tant d'épreuves, une récompense pour tant de services, semble due aux trois familles unies dans le dévouement à la Sainte Église et dans l'amour filial de leur commun père. Puisse Rome, en proclamant saint Louis-Marie Grignon de Montfort, donner bientôt un modèle et un protecteur de plus à tous ceux qui se dévouent à ramener dans la société moderne, l'ordre, la paix, la foi et font passer d'abord les moyens surnaturels, prière et sacrifice !



TOMBEAU DU BIENHEUREUX DE MONTFORT DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-LAURENT-SUR-SEVRE. À côté, entouré d'une grille, mais au niveau du sol, celui de la première fille de la Sagesse : Sœur Marie-Louise de Jésus. (Cl. Bretau.)



LE CARDINAL MERCIER, ARCHEVÊQUE DE MALINES. Extrait d'une prière composée par le cardinal pour demander la canonisation du P. de Montfort. « Plus Montfort sera honoré dans l'Eglise et plus les âmes se tourneront vers Jésus et vers Marie. »

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I. — Formation de l'Apôtre.....	3
—	II. — Apostolat des pauvres : La Sagesse.....	12
—	III. — Apostolat des pécheurs : Les Missions.....	22
—	IV. — Apostolat des enfants : Les Écoles charitables...	35
—	V. — Mort et triomphe de l'Apôtre.....	47

OUVRAGES CITÉS

GRANDET, *La vie de Messire L. M. G. de M. missionnaire apostolique* (1724).

PICOT DE CLORIVIÈRE, *La vie de L. M. G. de M.* (1785). — Ouvrage composé d'après les mémoires de M. Blain et les notes du P. Besnard, troisième successeur du Bienheureux à la tête de ses communautés.

R. P. DALIN, disciple et successeur immédiat du P. Deshayes à la tête des communautés montfortaines. *Vie du vénérable L. M. G. de M.* (1839).

R. P. FONTENEAU, premier assistant de la Compagnie de Marie. *Vie du Bienheureux de Montfort* (1887).

Abbé QUÉRARD, ancien missionnaire de la Compagnie de Marie. *Vie du Bienheureux L. M. G. de M.* (Rennes 1887), 4 vol.

Mgr LAVEILLE, de l'Oratoire, vicaire général de Meaux. *Le Bienheureux L. M. G. de M. et ses familles religieuses* (Tours 1916).



PREMIÈRE PIERRE TOMBALE DU BIENHEUREUX ✚
Aujourd'hui cette pierre est scellée dans le mur à
côté du tombeau.

Le B^x Grignon de Montfort

□ □ □

**La Bibliothèque Catholique
Illustrée**

a déjà publié :

La Cathédrale de Chartres,
par l'abbé Coulombeau.

Saint François d'Assise,
par Louis Gillet.

Le Cardinal Mercier,
par Joseph Ageorges.

La Messe, par Dom Cabrol.

Les Croisades, par E.-G. Ledos.

Assise, par Chr. Rousseau.

Le Vatican, par E. Devoghel.

La Cathédrale d'Amiens,
par A.-M. de Poncheville.

Saint Louis, par E. Labelle.

Lourdes, par F. de Perrot.

S.S. Pie XI, par Mgr R. Fontenelle.

La Cathédrale de Reims,
par M. Hollande.

Saint Vincent de Paul,
par Paul Renaudin.

La Vie Musicale de l'Eglise,
par A. Gastoué.

La Sainte Vierge, par Cécile Jéglot.

Jeanne d'Arc, par Cécile Jéglot.

Les Scouts de France,
par deux Scouts.

Le Mont Saint-Michel,
par Michel Florisoone.

Les Missions, par Mgr E. Beaupin.

Le Cardinal Dubois,
par Michel Florisoone.

N.-D. de Paris, par Jeanne E. Durand.

Léon XIII, par Fernand Audet.

Le volume : 4 75